Dou vilyo è dou novi

(Du vieux et du nouveau)



ÉTRENNES PATOISES

DE LA

GRUYÈRE

(AVEC TRADUCTION FRANÇAISE)

BULLE
IMPR. COMMERCIALE
1928

GLOSSAIRE ROMAND

AVANT-PROPOS

Nous avons cru être agréable à plusieurs en recueillant quelques anciennes productions patoises trop ignorées de la génération actuelle, et en y ajoutant quelques nouvelles; d'où le titre de l'ouvrage. Le texte patois est accompagné d'une traduction française, aussi fidèle que possible ; ce n'est donc pas un essai de littérature. Que l'on ne veuille pas voir dans cette tentative d'autre ambition que celle de contribuer très modestement à la tâche de rénovation des coutumes gruyériennes si heureusement commencée dernièrement et que l'on me permette de remercier sincèrement tous les collaborateurs de cette œuvre; ce sont eux qui en assureront principalement le succès.

Bulle, novembre 1928.

Fernand RUFFIEUX.

PRÉFACE

—o—

LE PATÈ GRUÉRIN

Ah ! Monsieur, voyez-vous, le patois il en faut faire son deuil, m'a-t-on dit plus d'une fois, il est destiné à disparaître devant les progrès de la civilisation. Peut-on revenir au cabriolet quand on a roulé automobile ?

— Eh ! Monsieur, ai-je répliqué, si je ne craignais de vous déplaire, j'opposerais un démenti à chacun de vos mots. J'entends bien à votre ton que vous craignez ce que vous prophétisez ; votre scepticisme cache une tristesse honorable. Je vous le dis, consolez-vous. Ne portez pas un deuil prématuré ; il est assez de morts à pleurer sans en ajouter à la liste qui sont, Dieu merci, très vivants. Mais, sans vous offenser, je n'entends rien à votre comparaison. Cabriolet ? Automobile ? Croyez-vous agréable de voyager en limousine sur des chemins agrestes, étroits, abrupts et fantasques ? Méfiez-vous des comparaisons. Et aussi, s'il est possible, des lieux communs. Les progrès de la civilisation ? Hélas, la civilisation en a vu de beaux, naguère ! Duquel parlez-vous ?

— Soit, j'abandonne mes positions, riposte insidieusement l'interlocuteur, mais vous n'avez pas la victoire. Le patois est touché, je vous le dis, et ses partisans diminuent.

— En ce cas, croyez-m'en, l'heure est venue pour vous de vous rallier à son étendard. Etes-vous des siens ou de ses adversaires ?

— Question bizarre ! Je suis des siens.

— Alors, enrôlez-vous sans retard. Au lieu de vous déprimer, mettez-vous à parler ce patois ; ce sera la meilleure propagande, et le moyen de lui insuffler la vie qui, selon vous, est sur le point de lui manquer.

* * *

De semblables propos sont plus fréquents qu'il ne faudrait. J'avoue, pour ma part, qu'ils me donnent la fièvre et m'incitent à la bataille.

Une bonne petite bataille ne serait-elle pas opportune?

J'en étais là de mes méditations lorsque M. Fernand Ruffieux me fit l'honneur de sa visite. Il venait m'annoncer que, prêt à éditer un volume en patois, il désirait une préface, et cette préface, il me proposait de la rédiger.

— Que faut-il mettre dans cette préface, lui demandai-je ?

— Ce que vous voudrez.

A ces conditions libérales, j'acceptai avec empressement. L'occasion m'était donnée d'épancher d'un coup toutes les petites idées, amères ou aimables, qui en s'exprimant, soulageraient mes esprits.

« Y a bin di tzouje a batolyi chu l'afére ke li è d'importinthe. »

* * *

D'abord, pour nous donner courage à tous, constatons que les pessimistes ne datent pas d'aujourd'hui.

Le professeur Louis Grangier se plaignait en 1885 que le patois perdait du terrain. Dix-neuf ans auparavant, le vaudois Louis Favrat était très sombre : « Nos patois, disait-il, seront bientôt de l'histoire. »

Et le Doyen Bridel, (1) en 1815 déjà, écrivait ces mots émouvants :

« Comme (heureusement pour les progrès de l'instruction publique dans nos campagnes) le patois s'abolit peu à peu parmi nous, et que le temps approche où il ne se parlera plus, j'ai entrepris, avant qu'il fût oublié, un glossaire ou vocabulaire patois, qui renferme déjà plus de mille mots. » Ah ! Monsieur le Doyen, si je vous rends grâce de votre glossaire, combien ne donnerais-je pas pour vous épargner le malheur d'avoir proféré une aussi redoutable hérésie : « heureusement pour les progrès de l'instruction publique ! » Malheur à l'instruction publique, M. le Doyen, si elle a pour effet de nuire à notre patois ! Ce n'est pas en supprimant une connaissance qu'on en acquiert d'autres ; c'est en les surajoutant.

(1) *Le conservateur suisse, t. VII, p. 404.*

Je vous en veux d'avoir écrit cet « heureusement » là. Car vous vous êtes fait, en dépit de vous-même, l'adversaire de ces patois que vous aimiez, vous avez participé à cette lamentable croisade qui a si bien réussi dans le Pays de Vaud, votre patrie, où actuellement on ne connaît plus la langue des ancêtres. Ce sont vos pairs, les intellectuels, qui, jetant sur elle le discrédit, ont provoqué sa mort.

Heureusement, disons-nous plus d'un siècle après vous, l'œuvre destructive a été enrayée. Il reste des régions intactes ; mais il est vrai qu'il faut veiller.

Louis Grangier (2) a très justement exposé la situation telle qu'elle était en 1885 ; on ne saurait dire qu'elle se soit beaucoup modifiée.

« A mesure que le patois se perd dans nos campagnes, — grâce peut-être à la tendance qui se manifeste de plus en plus à le bannir sans retour de nos écoles et, partant, des futures générations, — on voit, d'un autre côté, se multiplier les efforts de nos érudits et de nos

(2) *Nouvelles Etrennes fribourgeoises, t. XIX, p. 66.*

poètes montagnards pour conserver à la postérité l'idiome de leurs pères. »

Voilà une manière de juger préférable à celle de Bridel.

En toute loyauté, confessons avec eux qu'il existe une crise du patois. Bridel et Grangier s'accordent tous les deux — l'un s'en félicitant, l'autre le regrettant —, pour en attribuer la responsabilité aux écoles. Hélas, ils n'ont que trop raison. Les régents, avertis par de tristes exemples, doivent cesser leurs persécutions à courte vue. Qu'ils enseignent en français, fort bien, mais qu'ils inspirent le respect et l'amour de la langue maternelle. Or la langue maternelle de la Gruyère, ce n'est pas le français, c'est le gruérin. Et l'on punirait les élèves qui s'en servent ? Seuls les peuples vaincus ont subi pareil outrage. On parle d'instruction. Belle chimère ! Les Suisses allemands sont-ils moins instruits de ce qu'ils ont gardé leurs dialectes ? N'ont-ils pas, grâce à eux, renforcé leur caractère national, et par eux, ne se distinguent-ils pas des autres peuples germaniques ?

Il serait partial cependant de mettre les torts sur une catégorie de citoyens où il y a de très heureuses exceptions, et qui compte même d'éminents patoisants, pour épargner toutes les autres.

Les autres responsables ? Ce sont les familles du pays qui, pour se « distinguer », ont eu vergogne du vieux parler.

L'anecdote suivante, datant de quelques années, me fut rapportée un jour. Dans un salon de Fribourg où l'on recevait, se rencontrèrent de jeunes étrangers. Le plaisir de s'entretenir dans leur langue, l'emporta sur les convenances, au détriment de la conversation générale. La maîtresse de maison eut alors l'esprit de rassembler

autour d'elle les Fribourgeois et de parler patois. La leçon était fine.

Nous en retenons qu'on savait le patois dans la société la mieux choisie et qu'on s'en faisait gloire. Je ne dirais pas qu'il n'en soit plus ainsi aujourd'hui, mais il est bien désirable que demain l'on ait encore le même goût et la même fierté.

Que penser par conséquent de ceux qui, ayant appris ce langage dans leur enfance, ne le transmettraient pas à leurs fils ? Pourrait-il y avoir des renégats ? Je ne puis le croire.

La situation du gruérin à l'égard du français ressemble beaucoup à ce qu'était le provençal devant son puissant concurrent ! Quelle petite mine faisait-il autrefois. Le monde officiel, les gens cultivés l'ignoraient comme un parent pauvre. Jusqu'au jour où surgirent les félibres dont Mistral fut le chef plein de génie. Ils proclamèrent la noblesse de la langue d'oc, ils revendiquèrent l'honneur de la défendre et de la propager ; ils la réhabilitèrent et prouvèrent à la face du monde qu'elle était de bonne race. On le vit bien puisqu'elle enfanta *Mirèio,* cette reine !

Ceci est d'un grand exemple. Les félibres étaient des poètes fidèles à leur vieille Provence, et l'adorant. Ils ont sauvé leur langage en créant des chefs-d'œuvre. Les Gruériens montreraient-ils moins de persévérance, moins de conviction ? Louis Bornet, le Doyen Chenaux, le général Simon de Castella, tant d'autres disparus, n'ont-ils point de disciples ? *Païdegrevîre,* ne crains rien. Tu as des enfants encore et tu as des amis.

Des amis ! Il en est qui ont passé plus de vingt-cinq années à construire ce monument : le *Glossaire des patois de la Suisse romande,* monument qui, sans être achevé, décèle déjà sa beauté. La raison, je vous le demande,

d'un pareil attachement ? M. Arthur Piaget, (3) un des historiens les plus artistes dont s'honore la Suisse, nous la dira : « Nous y trouvons l'homme de chez nous dans sa plénitude, avec ses désirs et ses besoins, ses joies et ses peines, ses deuils, sa tristesse, sa poésie. Nous y retrouvons nos pères. En regardant bien, nous nous y trouvons nous-mêmes, puisque nous sommes taillés dans l'étoffe du passé et que nous portons en nous l'âme de nos ancêtres. Et il cite ce mot de Juste Olivier : « Le patois est cloué pour jamais à nos corps et à nos âmes. »

Heureux signes des temps ! L'approbation des érudits est déjà chose considérable ; qu'ils composent un dictionnaire, c'est un bonheur. Voilà ce que font les amis. Et les fils ? Demandons-le à M. Fernand Ruffieux, digne neveu de Tobi di-j-èlyudzo. Il n'est pas de ceux qui laissent les savants travailler solitaires. Enfant de la Gruyère, il a la fierté de sa race ; il parle comme elle, il écrit ; même il chante, car il est poète. Et voici que pour prouver la vitalité du gruérin, il publie ce recueil de choses anciennes et nouvelles.

C'est avec joie que nous en saluons l'apparition. Le feu sacré n'est pas prêt de s'éteindre.

Le vieux Doyen Bridel dont nous avons combattu les préjugés, n'a jamais été mieux inspiré que ce jour de l'an 1798 où il écrivit (4) à son frère cet éloge spontané du patois gruérien, tel qu'il l'entendit à Charmey :

« Cet idiome qui pourrait passer pour une langue distincte de toute autre est des plus agréables : tu ne

(3) *Glossaire des patois de la Suisse romande, Neuchâtel, 1924, Préface.*

(4) *Le Conservateur suisse, t. IV, p. 191 et 192.*

saurais croire, mon ami, combien il est joli dans la bouche des beautés du pays : elles le prononcent avec une inflexion de voix si douce et si harmonieuse qu'il semble que l'oreille a autant de plaisir à les entendre, que l'œil en prend à les voir. »

Quand l'œil et l'oreille sont à la fois charmés,
Faudrait avoir un cœur de pierre,
Pour ne jamais l'avoir aimé,

comme dit à peu près la chanson.

Bulle, printemps 1926.

Henri NAEF.

POST-SCRIPTUM

D'heureux événements sont survenus depuis que nous écrivions ces lignes. Au mois de mai de l'an qui s'achève, le deuxième dimanche, les amis du terroir se sont groupés, se sont unis, et déjà se marquent les effets de leur entente. Les générations à venir salueront avec la nôtre cette date, pour peu qu'en leurs artères, du sang chaud coule encore.

Ce jour-là, en effet, se fondait l'Association gruérienne pour le Costume et les Coutumes. Très modeste dans ses revendications, elle ne cesse de grandir parce que les forces vives du pays l'alimentent.

Rien de plus sage et, en apparence, de plus anodin, que de maintenir ou, s'il y a lieu, de provoquer la résurrection de vieux costumes. Affaire de pure esthétique, diront les uns, question de colifichets, diront d'autres ; et tous, ils auront tort. Le mouvement est profond ; le costume est un symbole d'unité et de foi nationale. Il est l'écorce brillante d'un fruit à la pulpe savoureuse, qui se nomme le génie du pays ; nul besoin de presser bien fort pour en exprimer le jus.

Dès que se constitua l'Association, on vit accourir de loin ceux qui devinaient, sans explications superflues, que la régénération proposée était celle du cœur gruérien. Il était temps de prendre conscience de sa noblesse ancestrale. Pareilles aux molécules d'une vague de fond, les volontés individuelles sont fortes par leur cohésion.

L'on a compris surtout que la langue, pour affronter victorieusement le cosmopolitisme, avait besoin d'épura-

tion, comme ont besoin d'épuration nos pensées souillées de notions erronées sur le progrès. Déjà l'on commence à ne pas rougir de parler comme sa mère — que ces choses sont odieuses à écrire, mais il le faut, — et c'est une raison d'espérer. Déjà nos journaux ont compris que le gruérin ayant ses musiciens et ses poètes, il pouvait avoir aussi ses rédacteurs. Et c'est un vrai progrès celui-là, car une langue, pour vivre, doit s'adapter, s'affiner, se parler enfin, et s'écrire.

Pourtant, si le soc est mis à la glèbe, le champ n'est pas labouré. Or, c'est en vue des moissons qu'on laboure, et pour avoir de bons fromages qu'on mène alper les armailles.

Nous voulons être francs, sans réticence ; notre race n'a pas achevé sa crise de croissance, elle se doit à elle-même de se fortifier, de s'assouplir, de s'éduquer. Voit-on pas qu'à cette tâche sont appelés les enfants du pays, ceux entre tous que l'instruction doit rendre capables de divination ? Nous appelons les jeunes ; les jeunes littérateurs, ardents, qui, se sentant des ailes, les ouvrent parfois imprudemment, et les brisent. Que la poésie est sonore pour ceux qui moduleront dans la langue ancestrale ! Au lieu de rivaliser avec les Orphées de France, et de succomber, qu'ils saisissent chalumeaux ou lyres — s'ils préfèrent, — mais, au nom du ciel, que ce soit leur instrument, et qu'il soit accordé. La grandeur est simplicité ; sans elle, pas d'harmonie.

Quand ils songeront à la gloire, — il n'est pas défendu d'y songer, c'est une princesse si lointaine ! — ils se souviendront du différend qui divisa jadis deux

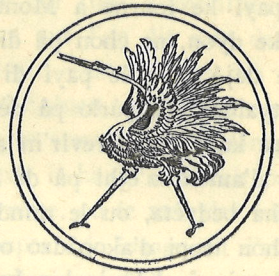
écrivains, tous les deux patriotes. L'un s'appelait Charles, l'autre Bornet. Le premier faisait des vers français, du moins les croyait tels, et se prit à railler Bornet qui, naïvement, s'exprimait en patois. Et voici, retour inattendu de l'immanente vérité : Bornet seul aujourd'hui porte la couronne de poète, et les vers d'Hubert Charles ont eu leur sort prédestiné... C'est sur un autre champ que ce bon citoyen a cueilli des lauriers durables.

Ce récit n'est pas une moralité inventée pour les besoins de la cause littéraire ; elle est la plus objective des réalités ; par cela même elle doit rester dans le souvenir.

Le fils de la race, notre patois, grandit ; sa crise est d'un adolescent. Serré dans des vêtements étroits, il lui faut un bredzon et des tsauthes plus larges pour bondir à son aise sur les rocs et les vanils. Qu'on lui taille un bredzon neuf, et qu'il vive !

En Provence, 1 septembre 1928.

H. N.



POÈJI

Lè Tsèvrè

(Konto gruèrin, pê Louis BORNET)

Pri dè l'ivouè èthindu, du Grevire in'amon,
To le galé payi ke fournè a Montbovon,
Yô lè filyè ke dyon, ne chon pâ di gôtchirè,
Pére-gran le dejê, ly-è le payi di tchivrè ;
(Galéjè d'Intyamon, ne pârlo pâ dè vo)
Ma chon rârè ko to du Grevir'in avô.
Adon per lé d'amon, n'èthi pâ dè minâdzo
Ke n'ôchè cha bedyèta, ou le mindro velâdzo
Ke n'ôchè chon tropi d'akopâdzo ou d'atzè ;
Nè tropi, nè tzèvrê n'alâvè chin botzè.

On yâdzo don ly-avê, din le fon d'ouna kràja,
Pri dè Velâchemon, ouna bala grahyàja,
Dzounèta, ragotinta, è dou valyin tzèvrê :
L'on dè Velâchemon è pu l'ôtro d'Inney.
Kan le dèvêlené, rèvunu di montagnè,
Ly-iran dèbarachi dè lou pititè bagnè,
Ly-alâvan la trôvâ. Vo fudri rintyè vêre
Kemin lè dou martchan chè kudyon fér'a vêre.
L'on chè gabè dè choche è pu l'ôtro dè chin,
L'on d'in'èthrelyi katro i chè fâ pâ pochyin ;
L'ôtro châtè a pi djin ouna valyinta maya,
E pou lèvâ a bré fran la plye pèjanta faya.
Che le Pyéro d'Inney tzantè mi tyè Kolâ,
Le Kolâ, chin ke dyon, kouârnè mi po galyâ.

POÉSIES

Les Chevriers

(Conte gruyérien par Louis BORNET)

Près de l'eau étendu, de Gruyères en amont,
Tout le joli pays qui finit à Montbovon,
Où les filles, à ce que l'on dit sont des plus adroites,
Grand-père le disait, c'est le pays des chèvres ;
(Jolies du Pays-d'Enhaut, je ne parle pas de vous)
Mais elles sont rares comme tout de Gruyères en bas.
Dans ce temps, par là-haut, il n'était pas de ménage
Qui n'ait sa chevrette, ou le moindre village
Qui n'ait son troupeau de louage ou d'achat.
Ni troupeau, ni chevrier, n'allait sans bouc.

Une fois donc, il y avait, dans le fond d'une ravine,
Près de Villars-sous-Mont, une belle gracieuse,
Jeunette, appétissante et deux vaillants chevriers :
L'un de Villars-sous-Mont et l'autre d'Enney.
Quand le soir, revenus de leurs montagnes,
Ils étaient débarrassés de leurs petites vaches,
Ils allaient la trouver. Vous auriez dû voir
Comme les deux amoureux tentaient de se faire voir.
L'un se vante de ceci et puis l'autre de celà.
L'un d'en battre quatre ne se fait pas de souci ;
L'autre saute à pieds joints une grande meule de foin
Et peut lever à bras tendu la plus pesante brebis.
Si le Pierre d'Enney chante mieux que Colas,
Le Colas, à ce que l'on dit, joue de sa corne beaucoup mieux.

« Portyè tan tarlatâ, portyè tan fér'atindre ?
I m'in fô prindre on, ma ne ché pâ l'ou tyin prindre,
Ke chè dejê Goton : chon di grahyà rèlyi,
Chu me n'ârma galé kemin di-j-armalyi,
Retzo ti dou parê : tzakon ly-a chon botzè,
Cha kouârna po kornâ, è pu on chatzotè.
Tyè lou fudri-the mé ? Kan modon dou velâdzo,
Dè motèta è dè pan, po goutâ mé d'on yâdzo,
Le chatzè ly-è garni ; chovin la payijanna
Ly fetzè dou linju... Dyu bènechè l'anhyanna !
Tyè lou fudri-the mé ?... On bokon dè minâdzo. »

Po vini tzatyè né chè teri la chemocha,
Nothrè dou gabèri djêmé ne tyêjan mocha.
In'aplyênin minon ke bourgâvè ou katzè,
Kolâ chè betè a dre : « Vi-tho ton bi botzè,
Dèkouthè mon motu n'è rintyè on botzaton.
Pringno che po tèmoin la grahyàja Goton
Ke mon piti Bigo cherè plye yô dou droblyo.
Ton Bigo ly-è ko tè, dè l'oure ly-è têrublyo ;
Te faré kemin ly, on prou trichto motu.
Che no pregnan la pêna... — Ouf ! le tyin grô potu !
Léche mè tè drelyi... » Kolâ le pou yéro
Ch'indalâvè lyètâ le trapo, le grô Pyéro,
Kan la bala d'on mo lè-j-a dèchèparâ :
« Voli-vo po di bok, rètornâ dèpouèrâ
Vo-j-aré djêmé kru di-j-omo prou dètêna
Po vo dèkucheri, mè fére tan dè pêna.
Dè vo vugni po chin, vo cherâ bin matou.
Fédè batre lè bok, vo charê tyin di dou

« Pourquoi tant hésiter, pourquoi tant faire attendre ?
Il m'en faut prendre un, mais je ne sais pas lequel,
Se disait Goton : ce sont des gracieux choisis,
Sur mon âme jolis comme des armaillis,
Riches tous deux également : chacun a son bouc,
Sa corne pour corner, et puis son sachet.
Que leur faudrait-il de plus ? Un peu de ménage. ?
De fromage et de pain, pour diner, plus d'une fois,
Le sac est garni ; souvent la paysanne
Y glisse du saucisson. Dieu bénisse l'aïeule !
Que leur faudrait-il de plus ? Un peu de ménage.

Pour venir chaque soir rivaliser et se disputer
Nos deux hâbleurs jamais ne manquaient l'occasion.
En caressant Minon qui ronronnait sur le fourneau,
Colas se met à dire : Vois-tu, ton beau bouc
Sans cornes, à côté du mien, n'est rien du tout.
Je prends pour témoin, la gracieuse Goton
Que mon petit Bigo sera plus fort du double.
Ton Bigo est comme toi ; de t'entendre, il est terrible.
Tu ferais comme lui, un bien triste « motu ».
Si l'on prenait la peine... Ouf ! le quel gros détestable !
Laisse-moi te bâtonner... Colas le regard vilain,
Allait saisir le trapu, le gros Pierre,
Quand la belle, d'un mot, les a séparés :
« Voulez-vous pour des boucs, retourner mécontents.
Je ne vous aurais jamais cru des hommes assez détestables
Pour vous déchirer, me faire tant de peine.
De vous empoigner pour cela, vous seriez bien sots.
Faites battre les boucs, vous saurez lequel des deux

Cherè le plye règnâ ; per inke on porè vêre
Tyin dè vo ly-a réjon, tyin di dou mè fô krêre.
Pâ plye tâ tyè dèman, ou plyênè di tzamo,
No-j-arin yu tyin pà dè vothrè chounamô ;
Le dju n'in vô la pêna, è chi ke gâgnèrè,
Che la dèguignè pâ, tinke ma man, l'arè. »

A pêna le chèlà dorâvè lè montagnè,
Lè-j-onbro ch'èthindan din le fon di kanpagnè ;
Ou plyênè di tzamo, vê le pi dou vani,
Achètâye in moujin chu le bè dou borni,
Goton ly-atindi dza. Dè blyantzè margueritè,
Dè galé pekôji, dè frêyè dèlikatè,
I garnè chè bi pê è chon blyan bâvèri ;
Pu chè mirè din l'ivouè è puthè adon chè ri.
Avi lè dou tropi, Pyéro è Kolâ ly-arouvon.
Achtou ke chè chon yu, lè dou botzè chè rouvon ;
Chè rèkoulon ti dou, pu ravanthon ; grantin
Chè fan di pou-j-yè bleu ; è puthè in mimo tin
Chè guignon dè travê, chè fan la groba pota ;
Dè kolére ti dou dèmênon la barbèta.
I chè bâron le fron, chè rèlêvon to drê.
Din chi rido momin, la bala, lè tzèvrê
Chinton le bate-kà ! Ly-ari falyu lè vêre,
Ke n'oujâvan chohlyâ d'èchpèranthe è dè pouêre !
Chè chon tapâ : Bigo rèkoulè tzanbotin ;
Chon mêtre kemin ly, ch'abouhlyè in dzemotin.
Anfin ramochalâ kontr'on bochon dè l'adze,
Dè kolére i bèjalè, i chè lêvè dè radze :
Kan mimo le motu ly-irè on fyê bèthornâ,
Li tè balyè on tô cou ke to-t-intethorna

Sera le plus retors ; par là on pourra voir
Lequel de vous a raison, lequel des deux je dois croire.
Pas plus tard que demain, au plan des chamois,
Nous aurons vu lequel vaincra de vos deux mallodorants
Le jeu en vaut la peine et celui qui gagnera,
S'il ne la dédaigne pas, voilà ma main, il l'aura.

A peine le soleil dorait les montagnes,
Les ombres s'étendaient dans le fond des campagnes ;
Au plan des chamois, vers le pied du vanil,
Assise en pensant, sur le bout du bassin,
Goton attendait déjà. De blanches marguerites,
De jolies primevères, de fraises délicates,
Elle orne ses beaux cheveux et son blanc corsage.
Puis elle se mire dans l'eau et puis alors se sourit.
Avec les deux troupeaux, Pierre et Colas arrivent.
Dès qu'ils se sont vus, les deux boucs se heurtent.
Ils reculent tous deux, puis avancent. Longtemps,
Ils se font de vilains yeux bleus, puis en même temps,
Se lorgnent de travers, se font la moue ;
De colère, tous deux agitent la barbette,
Se plissent le front, se relèvent tout droits.
Dans ce rude moment, la belle, les chevriers,
Se sentent le cœur battre. Il aurait fallu les voir
Qui n'osaient respirer d'espérance et de peur.
Ils se sont heurtés ; Bigo recule en boitant,
Son maître comme lui s'abaisse en gémissant.
Enfin, contracté contre un buisson de la futaie,
Il bèle de colère, il se lève de rage,
Quand même le motu était un fier bouc sans cornes.
Il lui donne un tel coup que tout entêté

Te lo lé ke roubatè a ridévè chu l'èrba
Ne terin pi nè tzanba ouna puchinta vuerba
Colà to vergogna, d'on bon trico d'épena,
In dzourin kon tzèvrê li méjerè la pena :
— Tè pringnè le motu ! Tin bâlyéri bin mé.
È le pouro motu n'in pulyi portan pâ mé.
Ma Piéro, l'eureu Piéro, in tzantin cha tzanthon,
Chin va prindre la man dè Goton chin fathon.

Louis BORNET.

Le voilà qu'il roule renversé sur l'herbe
Sans bouger ni pied ni jambe un bon moment.
Colas tout honteux, d'un bon bâton d'épine
En jurant comme un chevrier lui mesure l'échine.
— T'enlève [1]) le « motu ». Je t'en donnerai bien plus
Et le pauvre « motu » n'en pouvait pourtant pas davantage.
Mais Pierre, l'heureux Pierre, en chantant sa chanson
S'en va prendre la main de Goton sans façon.

---

[1]) *Juron équivalent à l'expression française : Le diable t'emporte !*

La tzanthon dou viktorieu

I

Galé Gringo, rin mé ne kringno ;
T'â chotunu on fier'achô.
Tè rèmarhyin, lyè mè ke gâgno...
Goton balye-ly dè la chô.
Brinâdè bedyètè,
Vothrè chenalyètè,
Fédè on galé bri ;
Choutâdè tzèvrètè,
Choutâdè tzevri,
Kan Goton vo ri !

II

I rèvindri pê chtou rotzètè,
To dzoa bin trantyilo è kontin,
Menâ in tzan mè pourè bedyétè
L'i révindri ti lè matin.
Brinâdè bedyètè, etc.

III

Goton te richtèri ou velâdzo ;
In tzantolin te felèri ;
Te fari mon piti minâdzo,
La choupa po kan rèvindri.
Brinâdè bedyètè, etc.

IV

Kan vêri foumâ nothra bouârna,
Kan dèchindri vê le borni,
La rèthrenâye dè ma kouârna
Farè gurlâ to le vani.
Brinâdè bedyètè, etc.

FIN

La chanson du victorieux

I

Joli Gringo, rien je ne crains ;
Tu as soutenu un fier assaut.
Te remerciant c'est moi qui gagne...
Goton, donne-lui du sel.
Balancez, chevrettes
Vos clochettes.
Faites un joli bruit,
Sautez chevrettes,
Sautez cabris
Quand Goton vous rit.

II

Je reviendrai sur ces rochettes
Toujours bien tranquille et content,
Mener paître mes pauvres chèvres,
J'y reviendrai tous les matins.
Balancez...

III

Goton, tu resteras au village.
En chantonnant tu fileras.
Tu feras mon petit ménage,
La soupe pour quand je reviendrai.
Balancez...

IV

Quand je verrai fumer notre cheminée,
Je descendrai vers la fontaine,
La résonnance de ma corne
Fera trembler tous les rochers.
Balancez...

L'outon *(Tzanthon)*

I.

A chta chêjon to vin rochè,
To chè rèthrin, rin mé ne krè ;
Lè-j-ojalè foton le kan,
Ly-an pouêr dou frê, kringnon la fan,
In ch'indalin ti in tziron,
Van no chublyâ lou redzingon ;
Ch'invan tréti in tzantolin
Din on payi yô cheron bin.

II

Lè-j-armalyi kan vin l'outon
Ne chàbron pâ mé lè-d'amon,
Galyâ kontin, intrètzantâ,
Van rètrôvâ le payi-bâ.
Pouârton tréti a lou tzêpi
La bal'èthêla dou vani ;
Kan la Goton lè vê vini
Choutè fro po lè-j-abranchi.

III

Kan lè bagnè chon din lè prâ
On'oû rin mé tié hlyotzatâ ;
Deché, delé, d'avô, d'amon
Tyin dètertin, tyinta brijon !
Nothrè bouèbo in lè vuêrdin,
Chè pâyon dou galyâ bon tin
To pri d'on fu ke bourlè bin,
Chè règalon in pupotin.

L'automne *(Chanson)*

I

A cette saison, tout devient roux,
Tout devient petit, plus rien ne grandit.
Les petits oiseaux s'en vont,
Ils ont peur du froid, craignent la faim
Et s'en vont tous en tas.
Ils vont nous siffler leur gazouillis ;
Ils s'en vont tous en chantonnant
Dans un pays où ils seront bien.

II

Les armaillis quand vient l'automne
Ne restent plus là-haut,
Très contents, tout enchantés,
Ils vont retrouver le pays bas.
Ils portent tous à leur chapeau
L'edelweiss du rocher.
Quand la Goton les voit venir
Elle saute dehors pour les embrasser.

III

Quand les vaches sont dans les prés,
On n'entend plus que carillonner
Par ci, par là, en haut, en bas.
Quel fracas, quel bruit !
Nos garçons en les gardant
Se payent du bien bon temps ;
Tout près d'un feu qui brûle bien,
Ils se régalent en essayant de fumer.

IV

Teché vini la bènichon,
On va danhyi dèchu le pon.
Redyè ko to, nothrè grahyà
Tzanton, yithon, chon to dzoyà
Chon bènirà ko di pindzon
Ke rèvignon du la mèchon,
Ka ly-an chtou dzoa to pri dè là
Ha ke lou gatolyè le kà,

V

Kan ly-an prou grantin rèdroblyà,
Choutâ, tzantâ è begoulâ,
Ch'inbriyon kontre la méjon
Po rupâ kotiè bon bokon :
La tzanbêta, le grô ruthi,
Lè krijètè, lè bi brèchi ;
La dona pouârtè dou bon vin
Po règalâ totè chtou dzin.

VI

Apri lè dzoua dè bènichon
Fô travalyi tot'a dèbon.
Po rèvoudre le grô kurti,
Ch'aji dè chè dègremilyi.
La nê, ou dèchu dou vani
Elêrdzè dza chon blyan manti ;
Ly-è le momin dè to rintrâ,
To rapertchi, to ramachâ.

TOBI DI J'ELYUDZO.

IV

Voici venir la bénichon.
On va danser sur les ponts.
Légers comme tout, nos gracieux
Chantent, youtzent, sont tout joyeux.
Ils sont bienheureux comme des pinsons
Qui reviennent de la moisson,
Car ils ont ces jours tout près d'eux
Celles qui leur chatouillent le cœur.

V

Quand ils ont assez longtemps redoublé,
Sauté, chanté et gambadé,
Ils s'en vont vers la maison
Pour manger quelques bons morceaux :
Le jambon, le gros rôti,
Les merveilles, les beaux bricelets.
La mère porte du bon vin
Pour régaler toutes ces personnes.

VI

Après les jours de bénichon,
Faut travailler sérieusement
Pour récolter le gros jardin.
Il s'agit de s'éveiller.
La neige, au sommet des vanils
Elargit déjà son blanc manteau ;
C'est le moment de tout rentrer,
Tout rechercher, tout ramasser.

La fèmala ke ch'innêyè [1])

I-thè vo kemin mè ?... Nekuè ly-è ôtramin ?...
Ditè-vê, chin fathon, trôvâdè vo achebin
Ke chi tan poû, tan rin, kan kôkon to dzoyà,
Vô kontè chin gurlâ, avi l'ê bin grahyà,
Ke vin dè dèkrôvâ ouna pour'inmethâye,
Tan choula dè cha ya, è bin tan dèpouèrâye,
Ke va tzertchi la moâ ou fon d'on ryô prèvon,
A kôja ke l'anhyan dè ly, ly-è to rèvon ?
Chu pâ dè hou ke dyon : budjidè pâ, n'è rin,
N'a fèmala innéya, vo fédè pâ chagrin.
I tràvo ou kontréro ke ly-è prà, ke ly-è tru,
Dè vêre dinche alâ, ch'infonthâ din le ru,
Ha ke doâ avi chè du ly-a bin grantin,
Ke dèvi po la ya fér'le bouneu achebin.

Don po n'in rèvini, on bi dzoa dè chèlà,
On'omo tzertchivè, nè trichto, nè dzoya,
A là ruva dou ryô, lè richto dè cha dathe
E po la rètrôvâ démandâvè là grâthe,
Afin dè ly balyi din chta tan trichta fin,
Kanbin la pâ mretâ, on dign'intêrèmin.
— Tyè fédè-vo bâ lé ? ke ly fâ in vuitin,
On'omo bin kuryà, ke pachâvè ou tzemin.
— Ma fèna ch'innéya, ke le vèvo répon,
Tzertzo on pou ply'avô, chè lanhya du le pon.
— Tzertchidè pi ply'amon, rèplikè l'échtafié,
Ka po vo kontréyi, ly-arè fê, che ly plyé,
Le kontréro dè chin ke todoulon chè fâ,
Po povi tzekagni grantin apri cha moâ.
Ka, ne l'oublyâdè pâ, n'a fèmala pou bin
Dêvan d'ithre batcha fêre le dètertin,
Che vâ, tota cha ya, tzerkotâ achebin,
Mimamin du cha moâ vo bathéyi grantin...

TOBI DI J'ELYUDZO.

[1]) *Traduction d'une fable de La Fontaine.*

La femme qui se noie

Etes-vous comme moi ? Qui est autrement ?...
Dites-donc, sans façon, trouvez-vous aussi
Que ce soit si peu, lorsque quelqu'un tout joyeux
Vous conte sans trembler, d'un air gracieux
Qu'il vient de découvrir une pauvre écervelée
Dégoûtée de la vie et si découragée
Qu'elle va chercher la mort au fond d'un ruisseau profond,
Parce que l'ancien d'elle est tout dégoûté ?
Je ne suis pas de ceux qui disent : Ne bougez pas, ce n'est rien,
Une femme noyée, ne vous faites pas de chagrin.
Je trouve au contraire, que c'est beaucoup, que c'est trop,
De voir ainsi s'en aller, s'enfoncer dans le ruisseau
Celle qui dort avec soi depuis bien longtemps,
Qui devait pour la vie faire votre bonheur aussi.

Donc, pour en revenir, un beau jour de soleil
Un homme cherchait, ni triste, ni joyeux,
Au bord du ruisseau, les restes de sa douce.
Et pour la retrouver il demandait la grâce
De pouvoir lui donner dans cette triste fin,
Pourtant pas mérité, un digne enterrement.
— Que faites-vous là-bas ? lui dit en regardant,
Un homme bien curieux qui passait au chemin.
— Ma femme s'est noyée, répond le veuf ;
Je cherche un peu plus bas, elle s'est lancée du pont.
— Cherchez seulement plus haut, réplique le passant,
Car pour vous quereller, elle aura fait, s'il lui plaît,
Le contraire de ce qui toujours se fait.
Pour pouvoir chicaner longtemps après sa mort,
Car ne l'oubliez pas, une femme peut bien
Avant le baptême faire le tapage,
Si elle veut, toute sa vie, quereller également,
Et même après sa mort elle veut mécontenter encore
[longtemps.

Le cri-cri et le budzon [1])

On pouro pitit grelet
Que ly'avi tsantâo tru granteim,
Sè trovâo trétô pouret
Vê la fin dou tsauteim.
Pâo la moindra breka dè vê,
Nè dè tsenille po l'hevê,
Tyè fér'adon ? tyè dèvini ?
Craigno la fam po l'avini
Sè dezai tot solet
Nouhron pouro grelet.
Ne vudré portant pâo muri
Dèvant d'avê yu lou furi.
Vê le budzon va sè grouzâo
Veire... di cou... se per hazâo
Voli pâo li bailli, o li prèthâo
Dein sti tristo bèjein
Ein boun aèmi, proutso vezin.
On pitit bokenet dè pan
Por apéjî sa grôssa fam.
Lou tè randri, n'ossi couzon
Quand rèvindrè l'autra messon.
Que li dit le pouro cri-cri.
Shu ma fêi dè grelet dè Prî
Quand mimou shu pâo retzou
Shu adi on brâovou kuetsou.
Ma le budzon, que prîthet grâe
Li dit : Tyè fassé-thoudi-mè, à la mèsson ?
— A la mèsson ? que li répond to-dreît,
Oh ; dzouar et né tsantâovou ma tsanthon.
— Ah ! te tsantâvet, mon aèmi,
Eh ! bein, hora te pâou danhyî !

Pierre BOVET.

[1]) *Patois « kuètzo » ou de la région du Gibloux.*

Le grillon et la fourmi

Un tout gentil petit grillon
Ayant bien trop longemps chanté,
Se vit au fond de son sillon
Tout pauvre à la fin de l'été :
Pas le moindre morceau de ver,
Ni de chenille pour l'hiver !
« Que faire alors ? Que devenir ?
Je crains la faim pour l'avenir ?
A lui-même se dit,
Notre pauvre cri-cri.
Je ne veux pas mourir pourtant
Avant d'avoir vu le printemps ».
Vers la fourmi alors, il va se plaindre
Et voir si... par hasard... elle veut lui prêter
Afin de pouvoir subsister,
Dans ce triste et pressant besoin,
En bon ami, proche voisin,
Un tout petit morceau de pain
Pour apaiser sa grosse faim.
« N'ais nullement souci, en aucune façon
Je te rendrai le tout la prochaine moisson ».
Lui dit le rossignol des prés
« Sur ma foi de bourgeois de Prez
Bien que riche je ne sois pas,
Suis un brave du Pays-Bas ».
Mais la fourmi, qui prête difficilement
Lui répartit : « Que faisais-tu à la moisson ?
A la moisson ? répondit-il piteusement
Le jour, la nuit, je chantais ma chanson.
— Ah ! tu chantais, ami, et cela te plaisait ;
« Eh ! bien, qu'en dis-tu ? Si maintenant tu
[dansais !...

Le Tstat, le Lâ et le Renâo [1])

On yâdzo li avêi, ma ly'a galyâo granteim
Adon que lè bîthè savan adi dèvezâo
(Ma vau mi pâo hou dâote prècizâo)
On tsat et on renâo, to pèr on bî matin
Doulong d'ouna haut'-adze sè sont reincontrâo
Et cein ly èthai pèr on dzoua dè furi :
Les-âobro, les besson : tot-îret bî hlyori.
Le tsat allâovèt i taupè, i ratè,
Ein tsouyein bein dè sè mollyî les patè.
L'autro iz-ogî, dzenillè à l'occasion
(Vo sédè prâ que cein ly'est sa passion
Kemein tsahyâ dè profession).
Dè l'adze, l'on decé
Et pu l'autro delé ;
Pè-la-mau que maître Rosset
Guignivet le matôu
Et que maître Matôu
Pâo tant fôu
Sè dèmaufiâovet dou Rosset.
A travê dè la shaî, nouhrè dou brakouni
Dèvezâovant dè tot, contâovant di novi ;
L'on sè gabet dè çoce et pu l'autro dè cein
« Mè que dit le renâo, pâosso pâo por on saint
« Ma quant-à dè l'esprit n'eind-é puchintameint.
« Ly'é mé tyè plyein on sà dè ruzè
« N'ai reintyè à les betâo ein-uzè. (en pratique)
« Po lyettâo di pudzin
« A travê di palin,
« N'est pâo nececéro d'îthr'inque tant malin.

[1]) *Cette fable a également été traduite par C. Ruffieux. Voir : Ouna fourdérâ dè j'élyudzo, page 1.*

Le Chat, le Loup et le Renard

Une fois, il y avait, mais il y a bien longtemps,
Alors que les bêtes savaient encore parler
(Mais il vaut mieux ne pas préciser ces dates)
Un chat et un renard, par un beau matin
Qui du long d'une haute futaie se sont rencontrés
Et celà était par un jour de printemps ;
Les arbres, les buissons : tout était fleuri.
Le chat allait aux taupes, aux souris
En prenant soin de ne pas se mouiller les pattes.
L'autre aux oiseaux, poules à l'occasion,
(Vous savez bien que celà est sa passion
Comme chasseur de profession)
De la futaie, l'un en ça
Et l'autre delà ;
Par le mal que maître Roux
Guignait le matou
Et que maître Matou
Pas tant fou
Se méfiait du Roux.
A travers la haie, nos deux braconniers
Parlaient de tout, contaient des nouveaux
L'un se vante de ceci et puis l'autre de celà.
— Moi, dit le renard, je ne passe pas pour un saint
Mais quant à l'esprit j'en ai beaucoup.
J'ai davantage qu'un sac plein de ruses.
Je n'ai qu'à les mettre en pratique.
Pour saisir des poussins
A travers la palissade,
Il n'est pas nécessaire d'être là tant malin.

« Ma n'est pâo tot parêi
« Por acrotchi le pu
« Mê faut prou po l'avei
« Fére tot cein que pu.
« Ah ! quand te sari tot, te pori sein êthâo
« Crêire facilameint portyet shu inhyeinthâo
« Portyet ly'ai tant d'esprit !...
« Tsé la cauz'à poupri :
« Ein Bouleyre ouna né,
« Dein'na tan'na shu né,
« Pâo bein lyein dè Morlon...
« (Avaut pàe le Vèhyu
« Ne m'ao-tho djàemé yu ?)
« Ou bein quand m'invigné du Velâo-les-renaillès
« Yô iro zou smarotchi kotyè vicaillés
« Avui cein comprein-tho portyet ly'ai tant d'esprit ?
« Oumintè atant tyè le plye ruzâo dou distrit ».
— Shu tot-oun'autro ton,
Le matou li rèpond :
« Mè, ly'est tot de, ne shu pâo tant saveint
« Et sein mè fère dou pochin,
« Pringno les rates kemin sont
« Et le teimp kemin vint
« Tot'à peina séyo bein griffounâo mon nom
« Et que l'îvuèt dou ryô va pâo incontr'amont.
« Shu zou tyè quatro mêi
« Paè l'Universitâo
« Vè le maître portêi
« Por appreindre à rataô.
« Di ruzès, mè, n'eind-ai rintyè ouna
« Ma, le tè dyo : ouna trétota bouna.
« Et ne la tigno pâo kemin tè, dein mès fatès
« Dèvena... se te sâo ? — ou fin bet dè mès patès.

Mais ce n'est pas tout pareil
Pour attraper le coq.
Il me faut bien pour l'avoir
Faire tout ce que je peux.
Ah ! quand tu sauras tout, tu pourras sans tarder
Croire facilement pourquoi j'ai tant de science.
Pourquoi j'ai tant d'esprit.
Voici la cause à peu près.
En Bouleyres,[1]) un soir,
Dans une tannière je suis né
Pas très loin de Morlon[2])
(En bas le Vessieux[3])
Ne m'as-tu jamais vu).
Ou bien quand je venais de Villars les Grenouilles[4])
Où j'avais été marauder certaines victuailles.
Avec cela comprends-tu pourquoi j'ai tant d'esprit ?
Au moins autant que le plus rusé du district.

Sur un tout autre ton
Le matou répond :
— Moi, c'est tout dit, je ne suis pas tant savant,
Et sans me faire du souci
Je prends les souris comme elles sont
Et le temps comme il vient.
Tout à peine, sais-je bien griffonner mon nom
Et que l'eau du ruisseau ne va pas en amont.
J'ai été quatre mois
Par l'Université
Chez le maître portier
Pour apprendre à rater.
Des ruses, je n'en ai qu'une
Mais, je te le dis, c'est une toute bonne,
Et je ne la tiens pas, comme toi dans mes poches.
Devine... si tu sais ? au fin bout de mes pattes.

---

[1]) *Bouleyres, grande forêt près de Bulle.*
[2]) *Les gens de Morlon sont surnommés les esprits.*
[3]) *Le Vessieux, hameau de Morlon.*
[4]) *Allusion au sobriquet des gens de la Tour-de-Trême.*

« Tandi que tè, tsacon le sâo :
« Te vaut rein por on fou,
« T'î malin, t'î ruzâo :
« On tréto kassèrou. »
— Ma tinke to d'on cou kon lordo, grâo pou lâ,
Le veintro plyat c'on lan, sè trouvet dèrri lâ
Ly avi prou shur bein fam et fermo sei
Que sè terivet tant prî de la shai...
« Stou dou grahyâ
« Que sè dit le pellâ.
« Serant dou cou prou grâo
« Po fér'on bon goutâo. »
— Dè le veire vini, sè letseint le muzeau
La gurletta lès preind, fant ti dou tsac'on saut.
« Çoce, sè dit le tsat, ly'est tot'oun'outra fîtha
« Ma tâotsin vê adi de pâo pêdre la tîtha. »
Tandi que le rosset totavau paè le prâo
Tracîvet di zig-zag po dou lâ sè sauvâo,
Nohroun adreit matou,
Dègadjî c'on vierdza,
Ne fâo nè on nè dou
Shur on grétêi ly'est dza.
Et du le fin coutzet
Dè son haut cerejî
Criâovet ou rosset
Ein sè foteint de li :
« Hora ! ill'est le momeint : ouvra ton gros bissat
« Implyàe toun esprit, tès hyeindè, ton savêi
« Mothra-mè qu'on renâo l'est plye malin qu'on tsat.
« Te mè deri, s'te pâ..., se vaut pâo mî aveî
« On bocon mein d'esprit
« Et poveî s'ein servi...

Pierre BOVET.

Tandis que toi, chacun le sait,
Tu ne vaux rien pour un fou.
Tu es malin, tu es rusé,
Un tout madré.

Mais voilà, tout d'un coup qu'un gros vilain loup,
Le ventre plat comme une planche, se trouve derrière eux.
Il avait assez sûr bien faim et très soif
Qu'il se rapprochait tellement de la haie...
Ces deux gracieux,
Se dit le poilu,
Seraient deux fois assez gras
Pour faire un bon dîner.

De le voir venir, se léchant le museau
Un tremblement les prend, ils font chacun un saut.
— Ceci, se dit le chat, c'est tout une autre fête
Mais tâchons toujours de ne pas perdre la tête.

Tandis que le roussin, en bas le pré,
Traçait des zig-zag pour se sauver du loup
Notre adroit matou,
Agile comme un écureuil,
Ne fait ni un, ni deux ;
Sur un griottier il est déjà
Et depuis le haut sommet
De son haut cerisier,
Criait au Roux
En se moquant de lui :
— A présent ! c'est le moment, ouvre ton gros sac.
Emploie ton esprit, tes sciences, ton savoir,
Montre-moi qu'un renard est plus malin qu'un chat.
Tu me diras, si tu peux, s'il ne vaut pas mieux avoir
Un peu moins d'esprit
Et pouvoir s'en servir.

A ma vejena

Grahiaja, chti bon matin
M'in d'alâva to kontin !
Ly-è le furi
Lè j'oji chublyotâvon
Perto lou pe galé tzan
Din lè j'âbro hliori

Vouthra bouârna foumavè
Et le tzévrè modâvè
Po lè vani.
Ou bri dè cha hliotzéta,
Béki, vouthra tzévréta
Vignè vè le borni.

In vo vilyin, galéja,
On moujè à la rouja
Chu chon rojè.
Vo chédè kou velâdzo
Chu vo, hou dou mim'âdzo
Chon totè dzalâjè.

Ma kan devan la méjon,
Vo jé lyu prindre Grijon,
Le gro matou,
L'agnèta to bounamin
Et pu rintiè d'on momin
L'abranchi dutrè kou.

Chin ma fi dè la pèna
Et, ma bala vejena,
Iro dzala,
Chu rèmodâ in moujin :
Ah ! che le pouro vejin
Irè pi ton gro tza !

F. RUFFIEUX.

A ma voisine

Gracieuse, ce bon matin,
Je m'en allais tout content !
C'est le printemps.
Les oiseaux sifflotaient
Partout leurs plus jolis chants
Dans les arbres fleuris.

Votre cheminée fumait
Et le chevrier partait
Pour les rochers.
Au bruit de sa clochette,
Béqui, votre chevrette,
Venait près du bassin.

En vous voyant, gracieuse,
On pense à la rose
Sur son rosier.
Vous savez qu'au village
Vos compagnes du même âge
De vous sont jalouses.

Mais quand devant la maison
Je vous ai vu prendre Grison,
Votre gros matou,
Le caresser tout doucement
Et puis rien que d'un instant
L'embrasser plusieurs fois.

Celà m'a fait de la peine
Et, ma belle voisine,
J'étais jaloux.
Je suis reparti en pensant :
Ah ! si le pauvre voisin
Etait seulement ton gros chat !

Tzalandè

Du le vani a la plyanna,
To lè blyan ;
Tè fô alâ trèkordenâ,
L'èmi Djan.
No van modâ pê lè chindè,
Po Tzalandè.

Din l'an, Kolin, gnon di muri [1])
Che te vâ,
Ma to bounamin è chin bri,
Vè lè j'â
Abadâ totè lè bindè
A Tzalandè.

Katri inkotzè a l'othô, [2])
Pè kartyi
Lè j'ignon, betè dè la chô,
Va vuityi
Po chavè le tin ke vindrè
Du Tzalandè.

A l'éthrâblyo è din lè dzâ,
On intin
On galé redzingon to dâ ;
Ly-è kemin
On tzan ke rédion lè bithè
Po Tzalandè.

---

[1]) *On prétend qu'en soulevant toutes les ruches le soir de Noël, personne de la ferme ne doit mourir dans l'année.*

[2]) *Les douze quartiers symbolisent les mois et pronostiquent le temps de chacun d'eux.*

Noël

Du vanil à la plaine
Tout est blanc ;
Il te faut aller carillonner
L'ami Jean.
Nous allons partir par les sentiers
Pour Noël.

Dans l'an, Colin, nul ne doit mourir
Si tu vas,
Mais doucement et sans bruit
Chez les abeilles,
Soulever toutes les ruches
A Noël.

Catherine, prépare à la cuisine,
Par quartiers
Les oignons, met du sel,
Va regarder
Pour savoir le temps qui viendra
Dès Noël.

A l'étable et dans les forêts
On entend
Un joli murmure tout doux ;
C'est comme
Un chant que redisent les bêtes
Pour Noël.

Pâtyè n'arè pâ lè lyèchon
Kan vindrè ;
Chta né, no-j-an prou muchilyion
Ma fâ frè.
Chin réplièkâ, i nè, i nè
Po Tzalandè.

Du le vani a la plyanna,
To lè blyan ;
Tè fô alà trèkordenâ,
L'èmi Djan.
Vignon du perto pè bindè
Po Tzalandè.

F. RUFFIEUX.

Pâques n'aura pas de glaçons
Quand il viendra ;
Ce soir, nous avons assez moucherons,
Mais il fait froid
Sans cesser il neige, il neige
Pour Noël.

Du vanil à la plaine
Tout est blanc ;
Il te faut aller carillonner
L'ami Jean.
On vient de partout en bandes
Pour Noël.

Mon veladzo

Kan révèlyo mon velâdzo,
Avui chè méjon don yâdzo,
Chè j'âbro hlyori, chè tzalè,
Mè chinton to rediè.

Inke le galé hlyotchi
Ke la chenâ po mè batchi
Et la pitita tzapala,
Déjo la chapala.

Ou galé bri di hliotzétè
On vi modâ lè bedyétè.
Et Kolin le dzouno tzévrè
Lè pe fiè tiè on rè.

Le rio ke vin du lè rotzè
Va flânâ déjo lè brantzè
Et pri dè cha réche, Martin
Travalyè in tzantin.

Vè le grô no, la Malyeta
Vin lavâ lè tzou po goutâ
Et le bi Piéro ke pâchè
Li kontè di fâchè.

Kan m'in vé a la pinta,
Fâ tzô vuè, bère kartéta,
Djan-Dzâtiè tot in alumin,
Chin fo dou guèrnémin.

F. RUFFIEUX.

Mon village

Quand je revois mon village
Avec ses maisons d'autrefois,
Ses arbres fleuris, ses chalets,
Je me sens heureux.

Voilà le joli clocher
Qui a sonné pour me baptiser
Et la petite chapelle
Sous le gros sapin.

Au joli bruit des clochettes
On voit partir les biquettes
Et Colin, le jeune chevrier,
Est plus fier qu'un roi.

Le ruisseau qui vient des roches
Va flâner sous les branches
Et près de la scie, Martin
Travaille en chantant.

Près du gros bassin, la Mariette
Vient laver les choux pour dîner
Et le beau Pierre qui passe
Lui conte de gais propos.

Quand je m'en vais à la pinte,
Il fait chaud aujourd'hui, boire un verre,
Jean-Jacques, en allumant sa pipe,
Se moque du gouvernement.

La tzanthon di j'ermalyi

I

Kan lè bon tin lé révignè,
La nè chin va di montagnè ;
To lè hlyori.
On intin pè lè tzèrèrè
Hlyotzétè et chenalyirè :
Lè le furi.
Lè puè vuilon, lè vi brâmon ;
Piéro akulyè chè bithè ;
Luvi vè la méjon lyithè
Et la Malyéta li répon.....
Liauba, liauba,
Lè la tzanthon di j'ermalyi
Ke van poyi.

II

Ou tzalè, tzakon ch'arithè ;
Kemin fâ bon chu lè frithè,
Pri di vani.
Rin dè novi pè la vela ;
Intche no to lè bin jelâ,
Diu chi béni.
Le fre lè bi, fâ galé tin...
Pu fô kontâ kotiè fâchè ;
Ma pri dou fu le tin pâchè :
Alin tzerchi déman matin.....
Liauba, liauba,
Lè la tzanthon di j'ermalyi
Ke chon poyi.

La chanson des armaillis

I

Quand le bon temps est revenu,
La neige s'en va des montagnes ;
Tout est fleuri :
On entend par les vieux chemins
Clochettes et sonnaillères :
C'est le printemps.
Les porcs grognent, les veaux beuglent ;
Pierre chasse ses bêtes ;
Louis vers la maison youtze
Et Mariette lui répond...
Liauba, liauba,
C'est la chanson des armaillis
Qui vont alper.

II

Au chalet, chacun s'arrête.
Comme il fait bon sur les cimes,
Près des vanils.
— Rien de nouveau par la ville ?
Chez nous, tout est bien allé,
Dieu soit béni !
Le fromage est beau, il fait joli temps.
Puis on doit conter quelques histoires.
Mais près du feu le temps passe.
Allons chercher demain matin...
Liauba, liauba,
C'est la chanson des armaillis
Qui sont alpés.

III

Ma lé diora la Chin-Déni ;
La niola kouâ chu lè vani ;
Rin mé nè vè.
On guignè vè le velâdzo ;
On rémoujè chin korâdzo :
Teché l'evè,
Fudrè lèvi déman matin.
Nouthrè montagnè chon balè.
A révère ou furi kevin.....
Liauba, liauba,
Lè la tzanthon di j'ermalyi
Ke l'an poyi.

F. RUFFIEUX.

III

Mais c'est bientôt la Saint-Denis ;
Le brouillard court sur les vanils.
Plus rien n'est vert.
On regarde vers le village.
On pense, sans courage :
Voici l'hiver,
Il faudra partir demain matin :
Nos montagnes sont belles.
On vit joyeux dans les chalets.
Au revoir au printemps prochain...
Liauba, liauba,
C'est la chanson des armaillis
Qui ont alpé.

Va rèbetâ ton bredzon

I

On dzuè d'outon, la dutrè j'an
Po la vella, t'inmodâvè,
Léchin cholê tè bon j'anhian
Et tzakon tè régrètavè
Chuto la galéja Goton
Ta vejena d'ou Prâ d'Amon.

Ma vuè, Kolin
Te révin :

Va rèbetâ ton bredzon,
Ta kapéta, ton loyi
Ou galé bri di tzanthon
Déman, tè fudrè poyi.

II

To le mondo din la méjon
Tè fâ fitha et lè kontin.
Nouthra vilye tzata Grijon
Chè lavâvè chti bon matin
Atindi bin kokon. Dona
Prin na botolye, ouna bouna

Mè chinto, vuè,
To rediè

Va rèbetâ ton bredzon
Ta kapéta, ton loyi
Ou galé bri di tzanthon
Déman, tè fudrè poyi.

Va remettre ton bredzon

Un jour d'automne, il y a quelques années,
Pour la ville, tu partais,
Laissant seuls tes bons anciens,
Et chacun te regrettait,
Surtout la jolie Goton,
Ta voisine du Pré d'en-haut.

Mais aujourd'hui, Colin
Tu reviens :

Va remettre ton bredzon,
Ta capette, ta poche à sel.
Au joli bruit des chansons,
Demain, il faudra alper.

Tout le monde, dans la maison,
Te fait fête et est content.
Notre vieille chatte, Grison,
Se lavait ce bon matin.
Elle attendait bien quelqu'un. Mère
Prends une bouteille, une bonne.

Je me sens aujourd'hui
Tout joyeux.

Va remettre ton bredzon,
Ta capette, ta poche à sel.
Au joli bruit des chansons,
Demain, il faudra alper.

III

On chè fâ vilyo, te konprin.
No chin dè l'an dou Chondrebon ;
Fudri kokon pê la méjon
Po menâ nouthro piti trin
Tié, Malyéta, k'ouna dzouna
Grâvéri rin à la dona.

In atindin
Mon Kolin

Va rèbetâ ton bredzon
Ta kapéta, ton loyi
Ou galé bri di tzanthon
Déman, tè fudrè poyi.

F. RUFFIEUX.

Nous sommes de l'année du Sonderbund ;
On se fait vieux, tu comprends.
Il faudrait quelqu'un par la maison
Pour mener notre petit train.
N'est-ce pas, Mariette, qu'une jeune
Ne gênerait rien la mère.

En attendant
Mon Kolin.

Va remettre ton bredzon,
Ta capette, ta poche à sel.
Au joli bruit des chansons,
Demain, il faudra alper.

PO DZUYI

Ou Payi di Chenaliè

Perchenâdzo : 4 dzuya : Djan-Piéro, Zidore, Luvi, Vincent.
4 j'ermalyi : Dzojè, Franthè, Colin, Martin, patrena dou kabarè, Guchte.

(Din on kabarè dè la Grevire ou mi dè mê).
(Lè dzuya plièkon dè dzuyi).

Djan-Piéro : No j'an topari rin j'ou dè tzanthe.
Zidore : Ouè, pèdre avui cen è chteck.
Luvi : Enfin l'è dinche.
Vincent : A vouthra chindâ. *(Intrè oun'ermalyi).*
Dzojè : Bondzuè lè j'èmi.
Djan-Piéro : Prin on vèro avui no.
Dzojè : Pâ dè réfu, ma payô on demi. Madama portàdè onko on demi, ma dè chi dou bon bochê.
La patrena : Oh ! no j'an tiè dou bon ; vo chédè prâ.
Dzojè : Vo j'ithè bin dzoyaja vuè ; l'omo l'a achurâ fournè chon martchi avui hou montagnè dè la pâ di Bèrnè.
La patrena : Ouè, chon jelâ chtipulâ vuè.
Dzojè : Oh ! porè prà vo j'atzetâ na bala roba.
Franthè intrin : You ! no van poyi ; le bon tin lè rèvignè.
Luvi : L'afére la prou bouna fathon, vo j'erbàdè yo ?
Franthè : A la Djithe dou Mitin.
Vincent : Vo poyidè adi po Luvi dou Prâ d'Amon ?
Franthè : Ouè, lè le trèjimo tzotin.
Dzojè : Lè on galé patron : on è dèchtra bin ver li.
La patrena rèvin : Inke l'è j'émi.

POUR JOUER

Au Pays des Clochettes

Personnages : 4 joueurs : Jean-Pierre, Isidore, Louis, Vincent.
4 armaillis : Joseph, François, Nicolas, Martin. Auguste et la patronne de l'auberge.

(Dans un café de la Gruyère, au mois de mai).
(Les joueurs cessent de jouer).

Jean-Pierre : Nous n'avons cependant pas eu de chance.
Isidore : Oui, perdre avec cent d'atouts et le steck.
Louis : Enfin, c'est comme celà.
Vincent : A votre santé. *(Un armailli entre).*
Joseph : Bonjour, les amis.
Jean-Pierre : Prends un verre avec nous.
Joseph : Pas de refus, mais je paye un demi. Madame, portez encore un demi, mais de celui du bon tonneau.
La patronne : Oh ! nous n'avons que du bon ; vous savez bien.
Joseph : Vous êtes bien joyeuse aujourd'hui ; le mari a assurément fini son marché avec ces montagnes du côté des Bernois.
La patronne : Oui, ils ont été stipuler aujourd'hui.
Joseph : Oh, vous pourrez bien vous acheter une belle robe.
François : You, nous allons alper, le bon temps est revenu.
Louis : La nature a assez bon aspect. Vous allez où ?
François : A la Gîte du Milieu.
Vincent : Vous alpez toujours pour Louis du Pré d'En-Haut ?
François : Oui, c'est le troisième été.
Joseph : C'est un gentil patron, on est très bien chez lui.
La patronne revient : Voilà les amis.

Djan-Piéro : Fudrè prou onko on véro po l'émi *(Franthè prin plièthe).*

Franthè : Merci, n'è pâ dè rèfu.
(Dou j'ermalyi intron in dichkutin).

Colin : Nè pâ veré, la Louise ne t'âmè pâ. A la Bénichon t'â fè vuére dè danthè.

Martin : Atan tiè a tè. *(Ch'achiton).*

Zidore : Bon, bon, vo j'alâdè vo kontréyi, po na fémala. Ou mariâdzo et à la mouâ le diâblio chin mèhliè. On è pe vuto mô mariâ tiè bin lodji.

Colin : Pèchke chtiche irè avui dutrè dè Tzermê demindze né pachâ fajé le gro. L'ari volu vudyi le kabarè.

Martin : Te tè krê poutithre kon a puère dè tè.

Colin : È mè dè tè, fô onko di j'ôtro j'omo po mè fére a rèkoulâ.

Luvi : È la rèpètichion dè tzan lè bin jelâye ané.

Martin : N'in mankâvè dutrè.

Dzojè : Chi novi réjan lè on krâne diâblio ; on n'a pâ liji dè ch'indremi avui li.

Franthè : Ouè, pè la ouna bala vuè.

Colin : (Tapin chu la trâblya). Et no vèrin onko avui la Louise.

Martin : Divè, divè, to bounamin. *(Chè menachon).*

Djan-Piéro : Chin ke m'infoto : mè vu pâ rèléchi nommâ.

Colin : Chin vo règârdè pâ, Djan-Piéro, vo chédè l'è j'élekchion van diorâ arouvâ, la grantin ke vo ji fan dè vini chindike, ma niuba ; vo pori alâ vo promenâ chti kou. Vo n'ari pâ ma vuè din ti lè ka.

Djan-Piéro : Chin ke m'infoto : mè vu pa rèléchi nommâ.

Colin : Kan on è brinâ et kon chè chin pâ mé tru cholido lè pe prudan dè chè rèteri.

Martin : Colin te déré tè fére à nommâ conchelié. Te poré poutithre avi la Louise adon.

Jean-Pierre : Il faudra bien encore un verre pour l'ami. *(François prend place).*

François : Merci, ce n'est pas de refus.
(Deux armaillis entrent en discutant).

Colin : Ce n'est pas vrai, la Louise ne t'aime pas. A la bénichon, elle t'a fait combien de danses ?

Martin : Autant qu'à toi. *(Ils s'asseyent).*

Isidore : Vous allez vous contrarier pour une femme. Au mariage comme à la mort le diable s'en mêle. On est plus vite mal marié que bien logé.

Colin : Parce que celui-ci était avec deux ou trois de Charmey dimanche soir passé, il faisait le fier. Il aurait voulu vider l'auberge.

Martin : Tu crois peut-être que l'on a peur de toi.

Colin : Et moi de toi, il faut encore d'autres hommes pour me faire reculer.

Louis : Et la répétition de chant a bien marché hier soir.

Martin : Il en manquait plusieurs.

Joseph : Ce nouveau régent est un crâne diable ; on n'a pas le temps de s'endormir avec lui.

François : Oui, puis il a une belle voix.

Colin : Et nous verrons encore avec la Louise.

Martin : Dis donc, dis donc, tout doucement. *(Ils se menacent).*

Jean-Pierre : Colin ne fais pas au fou.

Colin : Celà ne vous regarde pas, Jean-Pierre, vous savez les élections vont bientôt arriver ; il y a longtemps que vous avez envie de devenir syndic, mais vous pourrez aller vous promener cette fois. Vous n'aurez pas ma voix dans tous les cas.

Jean-Pierre : Je me moque ; je ne veux pas me relaisser élire.

Colin : Quand on chancelle et que l'on ne se sent pas trop solide, il est plus prudent de se retirer.

Martin : Colin, tu devrais te faire nommer conseiller ; tu pourrais peut-être avoir la Louise, alors.

Colin : *(Chè lèvin).* Ah ! te vou rèkeminhlyi tè.
Zidore : Vo j'alâdè topari pâ vo kontréyi inke.
La patrona arouvin : Ora lié bon, vo farâ mi dè tzantâ tiè dè menà di bringuè et dè réchi inke.
Luvi : Vo ji réjon.
Dzojè : No volin tzantâ chi galé tzan ke no j'an répétâ ané. *(Tzantè le keminthemin).*
Martin : Ma no le tzantin a quatre vuè.
Franthè : Non dè pitiè, no fudri avi le réjan po no balyi le ton.
Colin : No farin kan mimo chin li.
Martin : Tè te châ to, te vou prou diridji.
Dzojè : Ora, Martin, ne rèkeminthe pâ.
Franthè : Eprâvin-vè. *(Eprâvon, pu rèkeminthon).*
Luvi : Lye vou alâ.
Tous : Lye va ! Lye va.

(Tzanton le premi tzan)

Lè filyè de Grevire

Lè grahiajè
Dè Grevire
Iouhé !
Chon galéjè
Amon rire
Iouhé ! Iouhé !

Kemin din le vilyo tin
Rébeton le bâvéri,
La kuèthe, la crè d'erdzin
Le motcha to hlyori

Volon tzantâ lè tzanthon
Ke lè j'anhian tzantâvan.
Volon ithre chin fathon
Filyè dè payijan.

Colin : Ah ! tu veux recommencer, toi.
Isidore : Vous n'allez pas cependant vous quereller ici.
La patronne arrivant : A présent, c'est bon, vous feriez mieux de chanter que de chercher noise et de discuter ici.
Louis : Vous avez raison.
Joseph : Nous voulons chanter ce joli chant que nous avons répété hier soir. *(Il chantonne le commencement.)*
Martin : Mais nous le chantons à quatre voix.
François : Nom de nom, il nous faudrait le régent pour nous donner le ton.
Colin : Nous ferons quand même sans lui.
Martin : Toi, tu sais tout, tu veux bien diriger.
Joseph : A présent, Martin, ne recommence pas.
François : Essayons donc. *(Ils essayent, puis reprennent le commencement).*
Louis : Cela veut aller.
Tous : Ça va ; ça va.

(Ils chantent le premier chant).

Les filles de Gruyères

Les gracieuses
De Gruyères
Iouhé !
Sont jolies
Aiment rire
Iouhé ! Iouhé !

Comme dans le vieux temps
Remettent le tablier,
Le bonnet, la croix d'argent,
Le châle tout fleuri.

Veulent chanter les chansons
Que les anciens chantaient.
Veulent être sans façon
Filles de paysans.

Kemin vo j'ithè balè,
Che vo chavâ ! Léchidè
Po hou dè pè lè velè
Lè novalè moudè.

Lè j'ermalyi d'intche no,
Vo chédè ke chon malin,
On dzuè ch'in vindron ver vo
Dzajâ in rijolin

Et vo vikthri kontin,
Le kâ todoulon dzolyâ
In travalyin, in tzantin

Ti lè dzuè dè la ya
Lè grahiajè
De Grevire
Iouhé !
Chon galéjè
Amon rire
Iouhé ! Iouhé !

(Kan l'an fournè, la patrena rèvin).

La patrena : Inke kemin on âmè lè j'omo ; fo ke chan dzoya et rediè. Ou poutè figurè grindzè, vo chédé, on n'in da vuto prà. Mè, vo pâyo on litre.

Vincent : Merci, Madama, vo j'i réjon ; fo adi le bon vin po bin tzantâ.

Dzojè : No j'in van fére di youtzè pè chu nouthrè vani chti tzôtin. Mè rèdzoyo dzè po la Chin-Dzâtiè.

(Guchte intrè è va ch'achèta cholè).

Franthè : Ma Guchte, te vou pâ fére binda a pâ, vin avui no. *(Y vin).*

Colin : Tià â tho, ti to kapo.

Guchte : Vu fotre le kan in Franthe.

Martin : Ma, ma, tè mariè t'ho pâ à la bénichon ?

Comme vous êtes belles ;
Si vous saviez ! Laissez
Pour celles des villes
Les nouvelles modes.

Les armaillis de chez nous,
Vous savez qu'ils sont malins,
Un jour, viendront chez vous
Jaser en souriant.

Et vous vivrez contents,
Le cœur toujours joyeux,
En travaillant, en chantant,
Tous les jours de la vie.

Les gracieuses
De Gruyères
Iouhé !
Sont jolies
Aiment rire
Iouhé ! Iouhé !

(Quand ils ont fini, la patronne vient).

La patronne : Voilà comment on aime les hommes ; il faut qu'ils soient joyeux et contents. Ces vilaines figures grincheuses, vous savez, on en a vite assez. Moi, je vous paye un litre.

Vincent : Merci, Madame, vous avez raison, il faut toujours le bon vin pour bien chanter.

Joseph : Nous allons en faire des youtzées sur nos vanils cet été. Je me réjouis déjà pour la Saint-Jacques. *(Auguste entre et va s'asseoir seul).*

François : Mais, Auguste, tu ne veux pas rester seul. Viens avec nous. *(Il vient).*

Colin : Qu'as-tu, tu es tout triste.

Auguste : Je veux partir en France.

Martin : Mais, mais, ne te maries-tu pas à la bénichon ?

Guchte : To lè fournè ; ah ! ou fèmalè, kontâdè dèchu ; chon kemin le tin, tzandzon chovin d'èvi. Lè arouvâ dè la vela on moucheu inkoulannâ tantiè i j'orolyè, avui di balè mouchtatzè thirayè, on gilè bian, ouna tzinèta in ouâ. L'afére l'è jou vuto ou cha è le pouro Guchte betâ d'a pâ.

Djan-Piéro : Fo pâ chè déjèchpèrâ po chin.

Martin : Ouna dè perdia, dyi dè rètrovayè.

Zidore : Te vou modâ po chin. T'â touâ l'émi.

Luvi : Te rémoujéri chovin à nouthro payi, à ta vylie méjon, à ton piti velâdzo.

Vincent : E tè bon parin, te vudrè lè léchi. Chu chur ke ton chéna l'aré bin dou chagrin kan mimo n'in f'arè rin è vère et ke ta dona plyiârèré chovin, bin chovin.

Dzojè : Avui ta grahiaja tè fô pâ tè déjechpérâ ; l'a pâ onko mariâ chon bi moncheu.

Franthè : Tan lyin ke te vudri. Va, te révindri.

Colin : No volin tzantâ onko ouna tzanthon. Akutavè Guchte.

(Tzanton le chékon tzan).

La tzanthon dou vilyo tin

Kan le furi lè révignè,
Hlyori perto nouthro payi,
Vo vèdè din lè montagnè
Montâ tropi è j'ermalyi
In répétin
Ha tzanthon dou vilyo tin
Lioba, lioba por ariâ.

Auguste : Tout est fini ; ah ! ces femmes, comptez dessus. Elles sont comme le temps ; elles changent souvent d'avis. Il est arrivé de la ville un monsieur dont le col montait jusqu'aux oreilles, avec des belles moustaches cirées ; un gilet blanc, une chaînette en or. L'affaire a été vite au sac et le pauvre Auguste mis de côté.

Jean-Pierre : Il ne faut pas désespérer pour cela.

Martin : Une de perdue, dix de retrouvées.

Isidore : Tu veux partir pour cela. Tu as tort, l'ami.

Louis : Tu repenseras souvent à notre pays, à ta vieille maison, à ton petit village.

Vincent : Et tes bons parents, tu voudrais les laisser. Je suis sûr que ton père aura bien du chagrin quand même il n'en laissera rien voir et que ta mère pleurera souvent, bien souvent.

Joseph : Avec ta gracieuse, il ne faut pas te désespérer, elle n'a pas encore marié son beau monsieur.

François : Tant loin que tu voudras
Va, tu reviendras.

Colin : Nous voulons lui chanter encore une chanson. Ecoute, Auguste, *(Ils chantent le second chant).*

La chanson du vieux temps

Quand le printemps est revenu,
Fleurir partout notre pays,
Vous voyez dans les montagnes
Monter troupeaux et armaillis
En redisant
Cette chanson du vieux temps
Liauba, liauba pour traire.

Nouthrè chudâ ke ch'indalàvan
Chervi bin lyin dè lou payi
Din le tin ye déjertâvan
Et chè fajan a fujilyi
In rèdejin
Ha tzanthon dou vilyo tin
Lioba, lioba por ariâ.

Ch'on rè mè balyivè de l'ouâ
Po ke léchicho mon payi
Deré : Vuerdâdè hou tréjouâ
Déman matin no van poyi

In répétin
Ha tzanthon dou vilyo tin
Lioba, lioba por ariâ.

Oh ! lè j'émi ne léchidè
Djèmé, djèmé nouthro payi
On kou lyin dè li vo chédè
On ne fâ tiè dè ch'innoyi

In redejin
Ha tzanthon dou vilyo tin
Lioba, lioba por ariâ.

Guchte : Lè bin galéja vouthra tzanthon. Ma kan on a le ka grô on a pâ mé go dè vivre. Ché pra ke nouthro payi lè on galé payi, ke li fâ bon vivre, ke lè dzin li chon dzoyâ. Ma mè vu indalâ.

Djan-Piéro : Ne moda pâ dinche et por atrapâ ta bala, fâ akoto dè rin. Te châ lè fèmalè chon krouyiè è di kou fan ou manèrè tiè po mi vère chon tin a là.

Zidore : A l'èthrandji, lè pèrè chon durè achebin.

Nos soldats qui s'en allaient
Servir bien loin de leur pays,
Dans le vieux temps, désertaient
Et se faisaient fusiller

En redisant
Cette chanson du vieux temps
Liauba, liauba pour traire.

Si un roi me donnait de l'or
Pour que je laisse mon pays,
Je dirais : « Gardez ces trésors ;
Demain matin, nous allons alper.

En redisant
Cette chanson du vieux temps
Liauba, liauba pour traire.

Oh ! les amis, ne laissez
Jamais, jamais notre pays.
Une fois, loin de lui, vous savez,
L'on ne fait plus que s'ennuyer

En redisant
Cette chanson du vieux temps
Liauba, liauba pour traire.

Auguste : Elle est bien jolie votre chanson. Mais quand on a le cœur gros, on a plus le goût de vivre. Je sais bien que notre pays est un joli pays, qu'il y fait bon vivre, que les gens y sont joyeux. Mais je veux m'en aller.

Jean-Pierre : Ne pars pas comme cela et pour attraper la belle, fait semblant de rien. Tu sais, les femmes sont méchantes et parfois, elles n'ont ces manières que pour mieux voir si l'on tient à elles.

Isidore : A l'étranger, les pierres sont dures, aussi. Moi,

Dzojè : Mè âmo mi m'indalâ dèvan mon tropi avui mon loyi, ma cana pintaye, ma capèta hlyoria, in hlythin è in tzantin.

Franthè : Pè chu nouthrè vani on li yè bin, ou bri di hlyotzètè po répètâ nothrè tzan.

(On intin lè hlyotzètè din le lyin è ouna vuè ke rèprin : Liôba ! Liôba !).

Colin : Akutâdè chi vilyo refrin ke fâ à piorâ hou ke chon lyin dou payi, ke faji à déjertâ nouthrè chudâ, kan l'intindan din le tin. Akutâdè chi liôba ke ti lè Gruvérin puârton din lou ka è ke ne puyon djémé oublyiâ.

Guchte : Vo ji réjon, lè j'émi. Fo chobrâ yo on è bin. Répétin ti inthinblyo.

Liôba, liôba por ariâ.

FIN

j'aime mieux m'en aller devant mon troupeau, avec ma poche à sel, ma canne à dessins, ma capette fleurie, en youtzant et en chantant.

François : Sur nos vanils, on y est bien au bruit des clochettes pour répéter nos chants. *(On entend des bruits de clochettes et une voix lointaine chantant : Liauba ! Liauba !)*

Colin : Ecoutez ce vieux refrain qui fait pleurer ceux qui sont loin du pays, qui faisait déserter nos soldats quand ils l'entendaient autrefois. Ecoutez ce liauba que tous les Gruyériens portent dans leur cœur et ne peuvent jamais oublier.

Auguste : Vous avez raison, les amis. Il faut rester où l'on est bien. Répétons tous ensemble :

Liauba ! Liauba ! por aria.

FIN

DUTRÈ DICHKOUR

Ouna fitha intche no [1])

I

A Moncheu Muji, Prèjidan d'la Konfèdèrahyon

No vignin dèvan vo, le kà prè a choutâ
D'orgouè è dè plyéji è chuto dè fiertâ,
In moujin k'intche-no vo portâdè in man
Le plye gran di-j-anà k'on pou betâ innan.

Vo-j-an don aguilyi ou to fin tyètzerè ;
Lè Gruèrin po chin chon dzoyà, to redyè.
Chon foâ tréti avô po vo charâ la man,
La man don Gruèrin, la man dou Prèjidan.

Léchidè mè vo dre kemin no chin kontin
Dè vo préjintâ vouè ti nouthrè komplimin.
Te-no-che fyè ko to dè vêr'on Gruèrin
Ke tan rido ly-a pu fér'on paryè tzemin.

N'a pâ tan dè hou-j-an, ke hô per'Intyamon,
On piti mervolè, in loyi, in bredzon,
Ly-alàvè in lyithin amon pê lè vani,
La krochèta a la man, akulyi le tropi.

I chavê kemin no prou bin chè règalâ
Avi d'la bouna hlyà è dou chèré brâta.
Chin ke la fê a vini bin tan dègremilyi
Ly-è poutithre achebin le bon lathi trintchi.

[1]) *Election de M. Musy comme président de la Confédération.*

DEUX OU TROIS DISCOURS

Une fête chez nous [1])

I

A M. Musy, Président de la Confédération

Nous venons devant vous, le cœur prêt à sauter
D'orgueil et de plaisir et surtout de fierté
En pensant que chez nous vous portez en main
Le plus grand des honneurs que l'on puisse atteindre.

On vous a donc perché au tout fin sommet.
Les Gruyériens pour cela sont joyeux, sont guillerets.
Ils sont presque tous descendus pour vous serrer la main,
La main d'un Gruyérien, la main du Président.

Laissez-moi vous dire comme nous sommes contents
De vous présenter aujourd'hui tous nos compliments.
Nous voici fiers comme tout de voir un Gruyérien
Qui si vite a pu faire un pareil chemin.

Il n'y a pas tant de ces ans qu'en haut par Intyamon,
Un petit gamin, avec sa poche à sel, son bredzon,
S'en allait en youtzant en haut sur les vanils,
La canne à la main, chasser le troupeau.

Il savait comme nous bien se régaler
Avec de la bonne crème et du sérac rôti,
Ce qui l'a fait venir tant éveillé,
C'est peut-être aussi le bon petit lait.

[1]) *Election de M. Musy comme président de la Confédération.*

Ache ! foâ ti lè-j-an, i vin intrètzantâ,
Rèvêre chon payi po chè rènovalâ.
E chi piti marmo k'irè per lé damon....
Ly-è ora Prèjidan d'la Konfèdèrahyon.

N'è pâ plye fyê po to chin ; kan mimo ly-è to hô,
Chaluè lè piti è ne fâ pà le gro.
On rètravè in ly chon bon vilyo pérgran
K'on'amâvè fermo, k'irè tan boun'infan.
In martzin chu chè pâ lécherè on chovini
Ke djêmé dè la ya ne chàbrèrè muji.

Léchidè no vo dre, apri chtou rètrahyon,
Chin ke no poran, po le bin dou tyinton,
Vo vêre dè bon kà chu le payi chènâ,
Po l'inbreyâ on bokon, po le dèboubenâ.

Kan vo cheri lé bâ,
Din le payi di-j-oa,
Vo no-j-oublyèri pâ,
Nè dè né, nè dè dzoa.

E portan chu forhyi dè vo dre a dèbon
Ke no cherin kontin, vo pori chin fathon,
Chin règrè, chin pidyi no-j-oublyâ ti lè kou
Ke cherè le momin dè payi lè-j-inpou.

Kan vo-j-ari in man la bocha dou payi,
Krojidè pi prèvon, ch'aji pâ dè tzouyi ;
Chènâdè chin kontâ dèchu nothron tyinton
Po le ravigotâ, on pâ dè milion.

Po vo rèkonpinchâ, le payi tot'intyê
Dè préyi le bon Dyu chè farè on dèvê
No le préyèrin tan ke cherè chur forhyi,
Po vo fére plyéji, dè bin vo-j-apoyi.
Che vou no-j-akutâ, rèpondre à nouthron kà,
Din tota vouthra ya vo cheri bènirà.

TOBI DI J'ELYUDZO.

Aussi ! tous les ans, il vient enchanté
Revoir son pays pour se renouveler.
Et ce petit marmot qui était par là-haut...
Est maintenant Président de la Confédération.
Il n'est pas plus fier pour tout cela quand même il est
[tout haut.

Il salue le petit et ne fait pas le « gros ».
On retrouve en lui son bon vieux grand-père
Que l'on aimait beaucoup, qui était si bon enfant.
En marchant sur ses pas, il laissera un souvenir
Qui jamais de la vie ne sera moisi. [1])

Laissez-nous vous dire, après ces déclarations,
Ce que nous voudrions, pour le bien du canton,
Vous voir de bon cœur, semer sur le pays
Pour le stimuler un peu et l'émoustiller.

Quand vous serez là-bas,
Dans le pays des ours,
Vous ne nous oublierez pas
Ni de jour, ni de nuit.

Et pourtant je suis forcé de vous dire sérieusement
Que nous serons contents, vous pourrez sans façon,
Sans regrets, sans pitié, nous oublier chaque fois
Que ce sera le moment de payer les impôts.

Quand vous aurez en main la bourse du pays,
Creusez seulement profond, il ne s'agit pas d'économiser,
Semez sans compter sur notre canton
Pour le ravigoter, une paire de millions.

Pour vous récompenser, le pays tout entier
De prier le bon Dieu se fera un devoir.
Nous le prierons tant qu'il sera bien forcé,
Pour nous faire plaisir, de bien vous appuyer.
Si vous nous écoutez, répondez à notre cœur.
Dans toute votre vie vous serez heureux.

---

[1]) *Allusion au nom de M. Musy qui, en patois, se prononce la même chose.*

II

Moncheu le Prèjidan d'la Konfèdèrahyon

Vo m'èchkujèrê che vigno, din la linvoua dè nothrè-j-anhyan, vo chublyâ dutrè mo a l'orolye. Vo chédè prà ke n'é pâ oujâ mon ku dè tzothè chu lè ban di-j-èkoulè, è ke n'é pâ trînâ mè kàdo chu lè pupitre dè l'Univerchitâ ; ly-è po chin ke vigno, din le têratzu ke ly-é aprê chu lè dzènà a ma dona, vo dèbiotâ kotiè mo ou non dè ti hou ke chon in ryola chu le piti tablô ke no no fan l'anà dè vo prèjintâ.

Vo ly trôvèrê lè villyo è lè novi-j-êmi dou Granvelâ,[1]) ke chon ti dèchtra fyê dè vêre on bordzê d'l'indrê a la titha dou payi : lè-j-armalyi, avi lou bredzon è lou loyi, ke vo-j-i vo mimo portâ din le tin è ke vo-j-amâdè adi vêre ou dzoa dè vouè ; lè grinpèri dè vani, ke chon pâ mô gonhlyo d'orgouè dè vo kontâ permi là ; lè bucheron, è lè tzahyà, vothrè mèlyou-j-êmi.

A propou dè tzathe, léchi-mè vo kontâ on chovini ke n'é djêmé oublyâ è ke n'oublyèri djêmé. Ly a dè chin diora vintètrè-j-an. No-j-èthan i tzamo pê le vani dou grô l'Inchê ; le premi dzoa d'la tzathe, no-j-avan èthêrbalâ dou-j-intyê, dou fyê bok, ke n'avan portan tyè trè pyôtè a tzakon ; ma le plye grô ly-irè tyè blyochi, i dzervutâvè adi on bon trochenè ply'amon ; le plye dzouno tzahyà, dègadji kemin n'a mothilèta, râhlyè in grapilyin dri amon pê di rotzachon por alâ daveron. Kemin nouthron

[1]) *M. Musy est bourgeois de Grandvillard.*

II

Monsieur le Président de la Confédération

Vous m'excuserez si je viens, dans la langue de nos anciens, vous siffler quelques mots à l'oreille. Vous savez bien que je n'ai pas usé mon fond de culotte sur les bancs des écoles et que je n'ai pas traîné mes coudes sur les pupitres de l'Université ; c'est pour cela que je viens, dans le langage que j'ai appris sur les genoux de ma mère, vous dire quelques mots au nom de tous ceux qui sont en rond sur le petit tableau que nous nous faisons l'honneur de vous présenter.

Vous y trouverez les vieux et les nouveaux amis de Grandvillard qui sont tous très fiers de voir un bourgeois de l'endroit à la tête du pays ; les armaillis avec leur bredzon et leur poche à sel que vous avez vous-même portés dans le temps et que vous aimez toujours voir aujourd'hui ; les grimpeurs de vanils qui ne sont pas mal remplis d'orgueil de vous compter parmi eux ; les bûcherons et les chasseurs, vos meilleurs amis.

A propos de chasse, laissez-moi vous conter un souvenir que je n'ai jamais oublié et que je n'oublierai jamais. Nous étions au chamois par le vanil du gros Insert ; le premier jour de la chasse, nous avions étendu deux mâles, deux fiers boucs, qui n'avaient cependant que trois jambes chacun. Mais le plus gros n'était que blessé, il se débattait un bon bout plus haut ; le plus jeune chasseur, dégagé comme une belette, s'élance en grimpant directement dans les rochers pour aller après. Comme notre bouc, se cramponnait à la vie, nous avons

bok chè kranpounâvè a la ya, no-j-a falyu l'inchêgni. Adon nothron dzouno tzahyà tré fro du le bochon dé chè tzôthè on piti vêro in kouârna, l'inplyè dou yâdzo dè chan dè tzamo, l'avâlè chin rètzigni in dejin : « Choche po balyi dou korâdzo è d'la gnêrga ! »

N'é pâ fôta dè vo dre ke chi l'intrèpido tzahyà irè Moncheu Muji, nothron Prèjidan d'la Konfèdèrahyon.

Ly-è le premi yâdzo ke ly-avè l'anà dè le kognèthre, ma, du chi dzoa, mè chu de k'on paryè dètermenâ vindrê on dzoa on'omo dè rèthèta, on'omo dè rètyi. Mè chu-yo tronpâ ?....

Kan ly-èthé pê le fin fon d'l'Amèrike, mè faji plyéji d'aprindre ke Moncheu Muji faji partya d'la binda di tzahyà dou Granvelâ ; li-invouyivo ti lè-j-an, avi ouna lègrema i-j-yè, mon mèlyou chovini i tzahyà dè nothré vani.

Che Moncheu le Prèjidan ly-è on to manifê po manéyi la mounêya, n'è pâ on gôtzo po chè chervi d'on pètiru; che-n'è pâ kemin le kapetan dè Balavouêrda ke tyâvè lè tzamo chin lou perhyi la pi, Moncheu Muji tirè pâ chyâ chin vêre rèbedoulâ la bithe ke ly-a mirâ. Dou richto to chin ke fâ le fâ bin.

Ly-è po chin ke vilyo è dzouno no mârtzèrin chu vothrè pâ, no tâtzèrin dè vo-j-imitâ in pregnin korâdzo è in fajin du mi in mi.

Vudré onko vo chublyâ on piti mo in katzon. Ly-é oyu dre ke l'on ou l'ôtro dè nothrè grô bounè dè Friboa, vudran rèbetâ innan lè tzathè loyè [2]). Tâtchidè-vè, vo, ke vo-j-i gran bré, dè pâ lèchi fére ha fregâtze ; no cheran

[2]) *Allusion aux chasses gardées repoussées dans une votation populaire.*

dû le saigner. Alors, notre jeune chasseur sort de sa poche un petit verre en corne, l'emplit deux fois de sang de chamois, l'avale sans hésiter en disant : *Ceci pour donner du courage et de l'énergie.* »

Je n'ai pas besoin de vous dire que cet intrépide chasseur était M. Musy, notre Président de la Confédération.

C'était la première fois que j'avais l'honneur de le connaître mais, depuis ce jour, je me suis dit qu'un pareil résolu viendrait un jour un homme de choix. Me suis-je trompé ?...

Quand j'étais au fond de l'Amérique, cela me faisait plaisir d'apprendre que M. Musy faisait partie de la bande des chasseurs de Grandvillard ; je lui envoyais toutes les années, avec une larme dans l'œil, mon meilleur souvenir aux chasseurs de nos rochers.

Si Monsieur le Président est un tout adroit pour manier la monnaie, ce n'est pas un gaucher pour se servir d'un fusil. S'il n'est pas, comme le capitaine de Bellegarde qui tirait les chamois sans leur trouer la peau, M. Musy ne tire pas facilement sans voir dévaler la bête qu'il a visée. Du reste, ce qu'il fait, il le fait bien.

C'est pour cela que vieux et jeunes nous marcherons sur vos pas, nous tâcherons de vous imiter en prenant courage et en faisant de mieux en mieux.

Je voudrais encore vous siffler un petit mot en cachette... J'ai ouï dire que l'un ou l'autre de nos gros bonnets de Fribourg voudraient remettre en train les chasses gardées. Tâchez donc, vous, qui avez long bras de ne pas laisser faire cette bêtise ; nous serions envahis par une bande d'Anglais, d'Allemands, d'Huguenots, d'étrangers et d'aventuriers qui sortiraient de presque toute la

invayi pê n'a binda d'anglé, dè tutche, d'inguenô, d'èthrandzo è dè galabontin ke chudran du kâju tota la jografi. Rin dè hou-j-avignéro : ke chobrichan intche-là è no, intche-no.

K'on'ôchè onkor'ouna rahlyâye dè-j-an le plyéji è l'anà dè vo retrôvâ in Tichenèva, le premi dzoa d'la tzathe.

Ma pô pâ vo réchi plye grantin, vo prêyo, Moncheu le Prèjidan, dè rèchouêdre chi piti chovini di-j-êmi dou Granvelâ, ke vo-j-inviton a vigni adi ti lè-j-an vo rèpikolâ ché d'amon ; vo cheri rèchu le kà chu la man.

Kan vo cheri korbatu, chandzèvrâ, inkmahlyâ permi ti hou konto dè milion è dè milion, è ke vo chari chou dè grâbè pêvè hou-j-oa dè Bêrna, vinidè a chô amon nothrè kalyoutzè ; vo retrôvèri on tzamo ke vo balyèrè chon chan, po vo-j-inkoradji è vo rèbetâ d'la gnêrga.

François CURRAT, syndic.

géographie. Rien de ces étrangers ; qu'ils restent chez eux et nous chez nous.

Que l'on aie encore une bande d'années le plaisir et l'honneur de vous retrouver à Tissenévaz, le premier jour de la chasse.

Mais pour ne pas insister plus longtemps, je vous prie, Monsieur le Président, de recevoir ce petit souvenir des amis de Grandvillard qui vous invitent à venir encore tous les ans vous ragaillardir ici en haut ; vous serez reçu le cœur sur la main.

Quand vous serez fatigué, exténué, ennuyé par tous ces comptes de millions et de millions et que vous en aurez assez chez ces ours de Berne, venez vite en haut nos montagnes ; vous y trouverez un chamois qui vous donnera son sang pour vous encourager et vous donner de l'énergie.

Po le premi dou mi d'ou

I

Permètè-mè, lè j'èmi, puchke no chin din on payi yo, Diu chi béni, no j'an onko nouthro galé patè, dè vo rapèlâ lè chovigni ke no fithin chè chta né. Ly vu mè permètre dè vo rèdere kemin le bon vilyo Têne à la Trenpa kontâvè on yadzo a chon piti filyu, Déni a Frantholè chin ke no fithin chta né. Apri avi vudyi, in la tapin chu le kra dè la man, cha pupa « Kudéfè », ch'achitè dévan la méjon, ou chélà, chu la pèra a intzèpyâ in betin cha vilye krochétà pri dè li, chu le ku dou no ; tuchè, krêtzè, chè betè dè chon mi chu la chatze dè l'intzapiâre, prin chon piti Déni drè pri dè li, apoyi kontre chon dzéna è apri l'avi vuityi on momin keminthè dinche :

« Vi-tho, mon piti Déni, che ora, non chin, din nouthron payi, di dzin ke chon pâ tot-à-fé tru mô, no le dêvin à kotiè fiê luron dè bâ pè chu lè-j-Aleman, ke lyan fi on pacte intrè lâ, po lou défindre kontre lè djê dou payi ke li dejan l'Autriche. Y volan ithre mêtre intche-lâ, è rin mé avi à contréyi avui hou lôchtro dè bâ per davô.

Ouna tôla né chè chon balyi mo po ch'incontrâ à novéyon delé d'na golye, on pou plye grôcha tiè la nouthra dè Luchy. Kan lya-j-ou fyè la miné pè lè kotiè mohyi dè chi tin, chè chon don dèvejâ in katzon ; iran bin kotiè-j-on per in-ke, ma lè « meneurs » iran dè hou fiè chtak di piti tyinton, ke lou dejan : Mertâl, Vatfourcht è pu Achtigouse, (liè nouthron vilyo incourâ ke m'a-j-ou choche kontâ. Hou trè zigue lyan tréti de lou mo ; on lya dèvejâ a pou pri dinche : « Mè-j-èmi, ora lyé bon avui chti komèrche dè chignà ke no-j-inmêrdon per inke ; no volin rin mé dè chin intche no ; lèvi du pêchiâtre tota ha binda de

Pour le premier août

I

Permettez-moi, les amis, puisque nous sommes dans un pays où, Dieu soit béni, nous avons encore notre joli patois, de vous rappeler les souvenirs que nous fêtons ce soir. Je veux me permettre de vous redire comment le bon vieil Antonin à la Boîteuse racontait une fois à son filleul, Denis au petit François, ce que nous fêtons ce soir. Après avoir vidé, en la frappant dans le creux de la main, sa pipe « Kudéfè », il s'assied devant la maison, au soleil, sur la pierre à amincir [1]) les faux en mettant sa vieille canne près de lui, sur le bout du bassin. Il tousse, crache, se place de son mieux sur le sac qui recouvre cette pierre, prend son petit Denis droit près de lui, appuyé contre son genou et après l'avoir fixé un instant commence ainsi :

Vois-tu, mon petit Denis, si maintenant, nous sommes, dans notre pays, des gens pas trop mal placés, nous le devons à quelques fiers lurons du côté de la Suisse allemande, qui ont conclu un pacte entre eux pour se défendre contre les Juifs du pays nommé Autriche.

Ils voulaient être maîtres chez eux et ne plus devoir se quereller avec ces drôles de là-bas. Une nuit ils s'entendirent pour se rencontrer dans l'ombre, au delà d'un lac un peu plus grand que le nôtre de Lussy. Quand minuit eut frappé aux quelques clochers de ce temps-là, ils se causèrent en secret. Ils étaient assez nombreux, mais les chefs étaient trois fiers gaillards des petits cantons. Ils se nommaient : Melchtal, Walter Furst et Atthingausen. (C'est notre vieux curé qui m'a conté cela). Ces trois braves prirent tous la parole. L'un causa à peu près comme ceci : « Mes amis, maintenant nous avons assez de ce commerce de seigneurs qui nous importunent. Nous n'en voulons

[1]) *Littéralement :* « *enchapler* ».

kagnè. No chi chin rin di-j-infan ke chè léchon panâ la moka. No volin dza guêrnâ nouthron payi no mimo. Hou ke chon d'akouâ, ke le diéchan ».

L'yari faliu our lè tyintè bramâyè lyan tréti fi per inke. Mertal lya adon dèvejâ a pou pri ko choche : « No chin tyè di payijan, di-j-ermalyi, di vajilyè, ma no-j-an pâ fôta dè ti hou bi moncheu dè bâ per lé, po medji nouthron fre grâ, à nouthrè potè, in ch'infotin dè no. Lyè bon chi kommerche ! Fotin mè fro tota ha binda dè galabontin è d'inpliumatchi. No volin ithre lè mêtre intche no. Tiè vo chinblyè-the, à voj'ôtro, lè-j-èmi ? ».

Bravô, bravô, ke lyan tré ti lulâ in aleman, ouna bonna vouèrba.

Le déri, Artigouse, lya adon choche de: « Lyè bon, lyè bon, bramâdè pâ tan ; chon onko din le ka dè vinyi po no-j-èkâr, che no-j-oudzon ! No chin dè trè piti payi, no volin no-j-idyi à no dèfindre contre ti hou tûtche.

Balyin-no la man ; chi ke lyè lé-hô, delé d'la yê, i lyè chur por no. No fô rintyè no djèmé tinâ lè-j-on, lè-j-ôtro, ê pu djêmé no contrèyi. Duj-ora no cherin on bi payi ke lyarè tiè le bon Diu po mêtre, no cherin la Chuiche, la Chuiche ».

Lyan adon ti lèvâ la man; lyan tsantâ duvè koblyè don tzan ke di :

« On por ti, ti por on ».

pu chè chon betâ à bère kartêta è à trochâ kotiè linju ke lyavan prê din lou fatè avui achebin dè la motèta dè tchivra è dutrè gujignon dè pan rochè.

Te vè, Déni, nouthrè j-anhyan chon-j-ou d'èchtra d'attake ; tè fô djèmé chin oubliâ. Ora, tzanta mè ha tzanhon..., te châ prâ :

« Lè fe cheron digne di j'anhian ! »

B. KOLLY.

plus chez nous. Loin d'ici toute cette bande de canailles. Nous ne sommes pas des enfants qui se laissent encore moucher. Nous voulons déjà gouverner notre pays nous-mêmes. Que ceux qui sont d'accord le disent ».

Il aurait fallu entendre les cris que chacun poussa. Melchtal prit alors la parole à peu près comme ceci : « Nous ne sommes que des paysans, des armaillis et des pâtres, mais nous n'avons pas besoin de tous ces messieurs de là-bas pour manger notre fromage gras en se moquant de nous. C'est bon ce commerce. Chassons cette bande de profiteurs empanachés. Nous voulons être les maîtres chez nous. Que vous semble-t-il à vous autres, les amis ? ».

« Bravo, bravo », applaudirent-ils tous pendant longtemps.

Le dernier, Attinghausen, leur dit ensuite ceci: «C'est assez ; ne criez donc pas tant ; ils seraient dans le cas de venir nous punir s'ils nous entendaient ». Nous sommes dans trois petits pays, nous voulons nous aider et nous défendre contre ces étrangers. Donnons-nous la main. Celui qui est là-haut, au-delà du firmament, est sûrement avec nous. Nous ne devons seulement jamais nous haïr et nous quereller. Dès à présent nous serons un beau peuple qui n'aura que Dieu pour maître ; nous serons la Suisse, la Suisse ».

Ils levèrent tous la main, chantèrent deux couplets d'un chant qui dit :

Un pour tous, tous pour un !

puis se mirent à boire un verre et à manger quelques saucissons qu'ils avaient apportés dans leurs poches, avec aussi du fromage de chèvres et quelques croûtons de pain roux.

Tu vois, Denis, nos anciens furent des braves; il ne te faut jamais oublier cela. Maintenant, chantons cette chanson ; tu sais :

Les fils seront dignes des pères.

II

Kan vèyo hou vilyo chudâ, a tan bala bârba, ke faran dzalà le plye bi kapuchin ; kan vêyo ti hou bi ê fiè luron, lè-j-ermalyi, ke ne vuêton pâ dè biga lè galéjè grahyàjè ke chon inke è ke tzanton tan bin, ne pu pâ dè min tyè dè dèvejâ le lingâdzo dê nothrè-j-anhyan, ke chavan, achebin tyè no, tzantâ nothrè kalyoutsè, lè hôtè montagnè ke fan la byoutâ dè nothron payi.

Kan on'in d'è lyin, è k'on chè trâvè din hou grantè plyannè di payi plyè, chinblyè ke vo mankè ôtyè, le chan vo rèfuyè, le chohlyo vo mankè.

Dêriremin, chu-j-ou balyi on toà din le midzoà d'la Franthe, ly-é achebin oyu d'la bala mujika, ma valyi pâ è lyin pâ, le chon di chenalyè è di hlyotzètè dè nothrè vatzè, kan ch'inbriyon totè dzoyàjè, le furi kontre nothrè montagnè : rintyè dè ly moujà, le kà vo trebelyè.

Ache ! kan no chin rintrâ intche-no, è ke, du to lyin, no-j-an yu tralenâ le Molèjon, nothron kà chè betâ a rèfremyatâ è a batre a vintro dèbotenâ.

Otyè ke m'a grô èthenâ è ke m'a achebin rèdzoyi, ly-è dè vêre pêr lé di dzin portâ le kochtumo, lè-j-âlyon d'ou payi. Ly-é adon moujâ a vo, mè-j-émi lè-j-ermalyi, a vothrè bredzon a mandzètè, a hou galéjè kapètè pojâyè tan kranamin chu l'orolye, ke vo-j-i adon l'ê dè dre : « No chin d'intcheno, no chin intcheno : le plye bi payi dou mondo ».

Viyé achebin nothrè dzoyàjè graphyàjè déjo lou bi bâveri, lou galéjè kouêthè a lârdzè pointè, lou kotilyon dè chêya : to chi galé rèvethèmin ke vo rin tan alêgrè, tan chejintè.

Po parèthre è po plyére, vo-j-i pâ fôta dè totè hou

II

Quand je vois ces vieux soldats à belles barbes dont le plus beau capucin serait jaloux ; quand je vois ces beaux et fiers lurons, les armaillis qui ne regardent pas de travers les jolies « gracieuses » qui sont là et qui chantent si bien, je ne puis m'empêcher de parler la langue de nos anciens qui savaient aussi bien que nous chanter nos côteaux pierreux et les hautes montagnes qui font la beauté de notre pays.

Quand on en est loin et que l'on se trouve dans ces grandes plaines, on dirait qu'il nous manque quelque chose ; le sang se glace, le souffle manque.

Dernièrement, j'allai faire un tour dans le midi de la France ; j'ai même pris un bain dans la mer ; mais les plongeons que l'on fait dans cette eau salée ne valent pas l'air frais et vivifiant de nos vanils. J'ai aussi entendu de la belle musique mais elle n'a pas, de loin, les accords des sonnailles et des clochettes de nos vaches quand elles s'en vont toutes joyeuses, le printemps, vers nos belles montagnes. Rien que d'y songer, on a le cœur tout ému.

Aussi, quand nous sommes rentrés et que de bien loin nous avons aperçu le Moléson, notre cœur s'est mis à frissonner et à battre bien fort.

Ce qui m'a beaucoup étonné et qui m'a aussi réjoui, c'est de voir là-bas des gens portant le costume du pays. J'ai pensé à vous, mes amis les armaillis, à vos gilets à courtes manches, à ces jolies capettes si fièrement posées sur l'oreille que vous avez alors l'air de dire : *Nous sommes de chez nous, nous sommes chez nous, le plus beau pays du monde !*

krintzemalichè ke pouârton ou dzoa dè vouè è ke fan a poufâ dè rire : dè hou krouyo dzêkilyon ke monton bin tan pêr déjo è ke déchindon bin tan per dèchu, ke chàbrè dyora rin mé po katchi la vèrgogne.

Nothrè grahyàjè dou vilyo tin, avi lou bâveri, lou balè robè d'èpine, trôvâvan ache chyâ on'omo dè rètyi, tyè nothrè pudzenè dou dzoa d'ora ke van in trinin lou grantè tzanbè dzônè chu lè tzemin è ke puyon fenamintè ateri a là kotyè polè chin krèta. Ache ! che vo vêdè dè hou pourè dèdyijâye fére l'ou fô-ri, lou-j-infotre dè vo, abadâdè lè-j-èpôlè è rèkathalâdè achebin.

Vouê, po l'anà dou Payi è le bon rènon dè Tsathy, vo, lè krâno-j-armayli, portâdè chovin, in tzôtin, la kapèta è le bredzon dè tridzo ; è in-evê, le frotzon ke tin tan bon tzô.

Ly-è dinche vuthu, ke vo cheri onko lè plye bi.

E vo, grahyàjè, n'ôchi pâ pouêre dè vo mothrâ kotiè yâdzo avoui le bi motchia è le galè bâveri. Kridè-mè, lè dzouno ke ne chon pâ brâtâ, vêron ke dinche vihyè, vo-j-ithè nè mô chejintè, nè dèguignàjè ; è, i moujèron ke ly-è onko intche-vo ke trâvêron lè mèlyou dzouyo, ka, vo chédè plyére è bin tzantâ.

B. KOLLY.

Voyez aussi nos joyeuses gracieuses avec leurs beaux tabliers, leurs coiffes à larges dentelles, leurs jupes de soie : tous ces jolis atours qui vous rendent si aimables et si coquettes.

Pour paraître et pour plaire, vous n'avez pas besoin de tous ces colifichets que l'on porte aujourd'hui et qui font éclater de rire ; de ces mauvais corsages qui montent si haut dessous et descendent si bas en haut qu'il ne reste bientôt plus rien.

Nos gracieuses du vieux temps, avec leurs tabliers, leurs belles robes de soie, trouvaient aussi facilement des époux de choix que nos jeunettes (poussines) d'aujourd'hui qui vont en traînant leurs grandes jambes jaunes sur les chemins et qui peuvent à peine attirer quelque poulet sans crête. Aussi, si vous voyez quelques-uns de ces pauvres masques sourire et se moquer de vous, haussez les épaules et riez aussi.

Oui, pour l'honneur du pays et le bon renom de Châtel-St-Denis, vous, les braves armaillis, portez souvent, en été, la *capette* et le *bredzon* de triège, et en hiver, la milaine qui tient si chaud. C'est ainsi vêtus que vous serez encore les plus beaux.

Et vous, gracieuses, n'ayez pas peur de vous montrer quelquefois avec le beau châle et le joli tablier. Croyez-moi, les galants qui ne sont pas sots verront qu'ainsi vêtues, vous êtes aussi élégantes et agréables. Ils songeront que c'est encore chez vous que l'on trouvera les meilleures joies car vous savez plaire et bien chanter.

KOTIÈ FACHÊ

Le pon dè Tuji

Du ke ly a chi gran têro ke ramâchè la Charna a Tuji po n'in fére di-j-èlyudzo per Otêruva, tzakon kognè chi vilyo pon ke ly-apon lè pela-patè, è lè mithrètè d'la ruva drête i kalogné d'Avri, d'la ruva gôtze d'la Charna. N'è pâ totêvi-j-ou inke ; m'invé vouè vo kontâ kemin chin ly-è jelâ.

Ly a dè chin n'a fierta tropa dè-j-an, Jule dou rèprin n'irè pâ onko ou mondo è le moulin d'la Châla faji pâ d'l'ache bala farna tiè ou dzoa dè vouè.

Ly avi dza grantin ke hou vejin di duvè pâ d'la Charna ly-avan fan dè lou-j-apondre per on pon on bokon dè rètyi, ma n'avi pâ moyin d'in apèdji on kontre hou rotzè. Lè kemouni tapadjivan kontre lè-j-otoritâ ke vignan a kou dè rin. (N'è pâ du vouè ke ly-a di mêna-moa po dèkrelandâ lè-j-otoritâ).

On dzoa ke le chindike dè Ponavela, a-karotâ dèkouthè le foyidzo, n'in parlâvè a cha fèna chè betè a dre :

— Ly a tiè le diâblyo ke chi kapâblyo d'alâ apèdji on pon a hou rotzè, din chi grâbo, chi dèrupito.

Pa pethou chin de ke tapon a la pouârta dè l'othô.

— Intrâdè, ke fâ le chindike, è on-echpéche de galabontin, bin révou, ma galyâ bourlâ dou chèlà, è chuplyâ di-j-èlyudzo, chè prèjintè in fajin :

— Ché pâ che ly-é bin oyu, ma, mè chimblyè ke vo m'y tyirâ ; èbin mè vètinke, tiè mè voli-vo ?

Le chindike ly-a achtou rèkognu Mèfisto, Satan avi

QUELQUES HISTOIRES

Le pont de Thusy

Depuis qu'il y a ce grand canal qui ramasse la Sarine à Thusy pour en faire des éclairs par Hauterive. [1]) chacun connaît ce vieux pont qui réunit ceux de Pont-la-Ville et La Roche, de la rive droite, aux canonniers d'Avry, de la rive gauche de la Sarine. Il n'a pas toujours été là ; je m'en vais aujourd'hui vous conter comment celà a été :

Il y a de celà une fameuse bande d'années, Jules du son n'était pas encore au monde au moulin de la Sallaz et ne faisait pas de l'aussi belle farine qu'au jour d'aujourd'hui.

Il y avait déjà longtemps que les voisins des deux côtés de la Sarine avaient envie de se relier par un pont de choix, mais il n'y avait pas moyen d'en appliquer un, contre ces rochers. Les communiers critiquaient les autorités qui ne venaient à bout de rien. (Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des bavards pour critiquer les autorités.)

Un jour que le syndic de Pont-la-Ville, affaissé près du foyer, en parlait à sa femme, il se met à dire :

— Il n'y a que le diable qui soit capable d'aller appliquer un pont à ces rochers, dans ce ravin, ce casse-cou.

---

[1]) *Le tunnel de Thusy.*

chon gran nâ a krotzè, ouna plyumatze rodze a cha karlèta è chè grantè grufè pointyè. Le fâ achètâ pri dou fu, ka faji n'a kramena a to dzalâ ; tandi ke le chindike tignê chè pyôtè a la ruva dou foyidzo po pâ chè bourlâ, le diâblyo ly, ly-infelè chè-j-ertè ou bi mitin d'la hlyanma, chin fére n'a mina ; kognechê le taba, chi....

— Ebin, ke fâ chti l'infoumachi, vo fudri don on pon plye cholido tiè hou ke vo-j-i fê tan k'ora ?

— Mafi, cheri pâ on'orgouè, rèpon le chindike, ka ha tzankra d'ivouè, no-j-in da dza fê dè totè lè kolà, cheri diora tin ke chin plyêkichè.

— Obin n'è pâ l'inbara, ly-è bin le mindro.

— Ly-è bin le mindro ! Pâ tan tiè chin ; la kemouna ly-è poura, ly-è dza borâye dè-j-inpou ; le dêri pon ke la Charna ly-a trinâ lêvi no-j-a kothâ n'a rahlyâye dè-j-èku nà. No volin bin balyi 20 lu-d'oâ ma pâ on kurtze dè plye, ly a pâ a makignenâ.

— M'infoto pâ mô dè vothron-erdzin ; vuityidè è tinidè.

E le diâblyo chô du fu n'a brâja ke tzifrenâvè din chè man, la balyè ou chindike, ke rèkoulè dè pouère dè chè bourlâ lè tâpyè ; ma le chuplyâ la ly betè din lè man, è le chindike ly-è-j-ou tot'èkafoudi dè la chintre ache frêde tiè d'la lyêche, è dè vêre balébin on pèjan bi mochi d'oâ. I va la katchi din la kemôde, è di a Lucifê :

— Du ke l'erdzin vo kothè pâ mé tiè chin, vo-j-i pâ fôta dou nouthro. Ditè-no vê chin ke no fudri vo balyi po no-j-invinhyenâ chti pon.

— O bin chu pâ dèrèjenâblyo, vo dèmando to chinplyamin la premir-ârma ke pâchèrè dèchu.

— Ebin ly-è fè. D'akoâ, fâ le chindike, ke va tzertchi n'a folye dè tinbro d'on batze por èkrire la patze.

Pas plus tôt dit que l'on frappe à la porte de la cuisine.

— Entrez, répond le syndic, et une espèce d'étranger vaurien, bien habillé, mais assez brûlé du soleil et roussi par les éclairs, se présente en disant :

— Je ne sais pas si j'ai bien compris, mais il me semble que vous m'avez appelé : Et bien, me voilà ; que me voulez-vous ?

Le syndic eut d'abord reconnu Méphisto, Satan avec son grand nez crochu, une plume rouge à son bonnet et ses grandes griffes pointues. Il le fait asseoir près du feu ; il faisait une froidure à tout geler ; pendant que le syndic tenait ses jambes au bord du foyer pour ne pas se brûler, le diable, lui, enfile les orteils au beau milieu de la flamme, sans faire une grimace. Il connaît le tabac, celui-là...

— Et bien, fait cet enfumé, il vous faudrait donc un pont un peu plus solide que ceux que vous avez faits jusqu'ici.

— Ma foi, ce ne serait pas un orgueil, répond le syndic, car cette peste d'eau nous en a déjà fait de toutes les couleurs. Il serait bientôt temps qu'elle cesse.

— Oh ! je n'ai pas l'embarras ; c'est bien le moindre.

— C'est bien le moindre. Pas tant que celà ; la commune est pauvre ; elle est déjà surchargée d'impôts. Le dernier pont que la Sarine a entraîné nous avait coûté une bande d'écus neufs. Nous voulons bien donner vingt louis d'or mais pas un « kreutzer » de plus. Il n'y a pas à maquignonner.

— Je me moque pas mal de votre argent ; voyez et tenez.

Et le diable sort du feu une braise qui étincelait

Tandi ke le chindike èkrijê, le diâblyo chè tzêpujivè lè grufè avi on kanif indintâ.

Chti matzourâ ch'ingadji a fére le pon outre la né, l'a garanti po kotiè thin-j-an, è apri avi chigni avi chè-j-onlyè pointyè, i di : Bouna né è fo le kan... La fèna ou chindike ly-a prou fotu on galon a che n'anhyan d'avi fê n'a tôla patze, ma chtiche ly fâ in rijolin :

— Léche-lo pi vinî chi martchan dè mothârdà, le vu dza betâ din le cha, mè.

Le lindèman matin, dè boun'àra, a la pointe dou dzoa nothron chindike ch'inbreyâvè dza kontre Tuji po vuityi che le grelyou ly-èthi-j-ou dè parola. La mankè pâ, on pèjan bi pon ly-èthi lé, èthindu ke ly-apondê lè duvè ruvè d'la Charna. Le diâblyo k'irè achètâ d'la pâr delé, chu n'a bouêna le vê vigni è ly fâ :

— Ebin on-èthe di-j-omo oubin pâ ? Vètinke le pon ! Ora ly-atindo mon pâyèmin, cheri-the vo, chindike, per ajâ ?

— Ma, na, ke ly rèbrekè, le rujâ chindike, in trè-pojin on cha ke portâvè chu che n'épôla.

I dèthatzè le cha n'in fâ a chalyi on tzin ke ly-avi on vilyo bernâ lyètâ a la kuva, l'ukchè kontre Satan ke chè koupyenâvè lè-j-ertè d'la pâr delé. Chti toutou ly-è parti kemin on'èlyudzo ; vo chédè che van kan chon din-che inmandji. Adon le chindike, in rijolin, brâmè a Mèfisto :

— Ora, trache a vintro dèbotenâ apri ta premir-ârma, ha, ly-è por tè, fâ-n'in on bon friko.

Le diâblyo irà d'avi trôvâ on plye manifê tiè ly, ch'inva in rèthregnin cha granta kuva intrèmi dè chè kuchè, è in ruminin chin ke pori fére po prindre chon rèvindzo.

Din chi momin l'inkourâ dè Ponavela ly-alâvè béni

dans ses mains ; il la donne au syndic qui recule de frayeur de se brûler les pattes ; mais le roussi la lui met dans les mains et le syndic fut tout ébahi de la sentir aussi froide que la glace et de voir réellement un pesant morceau d'or. Il va le cacher dans la commode et dit à Lucifer :

— Depuis que l'argent ne vous coûte pas plus que cela, vous n'avez pas besoin du nôtre : Dites-nous donc ce qu'il faudrait vous donner pour nous inventer ce pont.

— Oh bien ! je ne suis pas déraisonnable. Je vous demande tout simplement la première âme qui passera dessus.

— Et bien ! c'est fait. D'accord, dit le syndic qui va chercher une feuille de papier timbré d'un batz pour écrire le marché. Pendant que le syndic écrivait, le diable se taillait les griffes avec un canif édenté.

Ce « mâchuré » s'est engagé à faire le pont pendant la nuit ; il l'a garanti pour quelques cents ans et après avoir signé avec ses ongles pointus il dit : Bonne nuit et disparaît. La femme du syndic l'a bien grondé d'avoir fait un tel marché ; mais celui-ci lui dit en souriant :

— Laisse-le seulement venir, ce marchand de moutarde, je veux déjà le mettre dans le sac, moi.

Le lendemain matin, de bonne heure, à la pointe du jour, notre syndic partait déjà contre Thusy pour voir si le malin avait tenu parole. Cela ne manque pas ; un beau pont était là, étendu, reliant les deux rives de la Sarine. Le diable était assis sur l'autre rive, sur une borne ; il le voit venir et lui dit :

— Et bien, est-on des hommes ou pas ? Voilà le pont ! A présent j'attends mon payement ; serait-ce vous, syndic, par hasard ?

le pon è pojâ n'a bala krê ou mitin po le kondzevrâ kontre lè-j-èchpri diabolike. Ly-èthi fenamintè lêvi ke Lucifê, furyà, ly-invouyè a chubré chu le pon n'a pêra grôcha kemin n'a galéja méjon. Ma in'arouvin, la pêra akroutzè la krê ke la fâ a rèbedoulà d'la pâr d'amon, chin pi ly trochâ on krijon. La krê, le pon è la pêra chon adi lé, vo poudè alâ lè vêre che vo voli pâ le krêre.

Vètinke kemin chi pon ly-è-j-ou fê è ly-è po chin ke ly dyon achebin le pon dou diâblyo.

Vo mè dèmandèrê, bin chur, chin ke le diâblyo ly-a fê po chè vindji dou chindike. Ebin teché ! Kan ly-a volu alâ rèprindre chon mochi d'oâ din la kemôde, chè rè tzandji in brâja è ly a bin tan poutamin grelyi lè bè di dê ke ly-è-j-ou d'obedji dè portâ di podju on mê dè tin ; ma krêyo prà ke chè chon djêmé rèyu.

TOBI DI J'ELYUDZO.

— Mais non, réplique le rusé syndic, en déposant un sac qu'il portait sur son épaule.

Il détache le sac, en fait sortir un chien qui avait une vieille ferraille attachée à la queue, le chasse contre Satan qui se grattait les orteils sur l'autre bord. Ce toutou est parti comme un éclair ; vous savez s'ils vont quand ils sont ainsi emmanchés. Alors le syndic, en souriant, crie à Mephisto :

— A présent, trace à ventre déboutonné après ta première âme ; celle-là est pour toi ; tu peux en faire un bon fricot.

Le diable, en grande colère d'en avoir trouvé un plus adroit que lui, s'en va en serrant sa grande queue entre ses cuisses et en réfléchissant ce qu'il pourrait faire pour prendre sa revanche.

Dans ce moment, le curé de Pont-la-Ville allait bénir le pont et poser une belle croix au milieu pour le conjurer contre les esprits diaboliques. Il était à peine parti que Lucifer, furieux, envoyait à tout bras sur le pont une pierre grosse comme une jolie maison. Mais, en arrivant, la pierre heurta la croix qui l'a fait se retourner du côté d'en-haut, sans seulement lui casser un bras. La croix, la pierre et le pont sont toujours là ; vous pouvez aller les voir, si vous ne voulez pas le croire.

Voilà comment ce pont a été fait et c'est pour cela qu'on lui dit aussi le pont du diable.

Vous me demanderez, bien sûr, ce que le diable a fait pour se venger du syndic. Eh bien, voici ! Quand il a voulu aller reprendre son morceau d'or dans la commode, il était de nouveau changé en braise et il lui a si fortement grillé le bout des doigts qu'il fut obligé de porter des doigtiers pendant un mois, mais, je crois bien qu'ils ne se sont jamais revus.

In dremechin

Kan on chè rèvèlyè to d'on kou on'è adi tot'intoupenâ, on'è n'a fierta vouerba dèvantiè dè rèchavê chin k'on di è chin k'on fâ. Chè bin-j-ou fê di fâchè è di-j-afére dè travè. Ly-è kemin chi dzudzo ke ch'éthi indremê tandi k'on'avoka dèbiotâvè on pârlèmin : le prèjidan le pouthenè po le rèvèlyi è chti pouro dzudzo, ke chè kriyê ou lyi dèkouthè cha dàthe, chè betè a dre : « Plyêka, Fine, te mè gatolyè ».

N'in d'è arouvâ n'a bin galéja ou dêri dzoa dè chti an pachâ ou koncheil dè kemouna dè Rètirmanguilyon.

Din chti koncheil, kemin din bin di-j-ôtro, ke krêyo, ly-an la kothema, apri la dêrire chèanthe dè l'an, d'alâ lou rinchi la gardyèta ou kabarè è bère kartèta a la chindâ di kemouni.

Ou keminthèmin d'la chèanthe ly-an dichkutâ po chavê vouéro volan prindre dè litre è che volan bêre dou blyan oubin dou rodzo. Kemin n'iran pâ d'akouâ chu chti dèri poin, on dè là, po lè ti arandji chè betè a dre :

— Ebin ly a pa tan dè mô, po no ti betâ d'akouâ, no bèrin dou mèhlyâ.

Kemin chon pâ di kontréya, ly-an ti de : « Adjugé ! »

In'apri dè chin ly-an betâ innan lè-j-afére dè kemouna ; ly-an parlâ dè choche, ly-an parlâ dè chin, è le chindike, ke ly-avi du vèlyi la né dèvan n'a vatze ke pyétâve, ch'indremê kemin on toupin. Ma ou momin yô le koncheil dèvi votâ chu n'a déchijion bin galyâ kruchtilyàja, yo n'èthan pâ totafé d'akouâ, le chèkretéro buthè le chindike è ly fâ :

— E vo, chindike, tiè ditè-vo ?

— Ebin mè, ke fâ adon le chindike, adi tot'inchumilyi, in ma kalitâ dè chindike, i trâvo.... ke no fô kontinuâ avi dou mèhlya !.....

TOBI DI J'ELYUDZO.

En dormant

Quand on se réveille soudainement, on est encore tout ensommeillé et il faut un bon moment avant de se souvenir de ce que l'on a dit et fait. Il s'est bien eu fait des farces et des affaires de travers. C'est comme ce juge qui s'était endormi pendant qu'un avocat prononçait une plaidoirie ; le président le pousse pour le réveiller et ce pauvre juge, qui se croyait à côté de sa douce, se met à dire : « Cesse, Fine, tu me chatouilles ».

Il en est arrivé une bien jolie au dernier jour de cette année passée au conseil communal de Rètirmanguilyon.

Dans ce conseil, comme dans bien des autres, je crois, on a la coutume, après la dernière séance de l'an, d'aller se rincer le gosier au cabaret et de boire un verre à la santé des communiers.

Au commencement de la séance, on a discuté pour savoir combien on voulait prendre de litres et si l'on voulait boire du vin blanc ou rouge. Comme tous n'étaient pas d'accord sur ce dernier point, l'un d'eux, pour les concilier tous, se met à dire :

— Eh bien, il n'y a pas tant de mal, pour nous mettre tous d'accord, nous boirons du « mélange ».

Comme ils ne sont pas querelleurs, ils ont tous dit : « Adjugé ! »

Ensuite, ils ont mis en train les affaires de commune ; l'on parla de ceci, l'on parla de cela et le syndic, il avait dû, la nuit précédente, veiller une vache qui voulait vêler, s'est endormi comme un toupin [1]). Mais au moment où le conseil devait voter une décision assez délicate pour laquelle ils n'étaient pas tout à fait d'accord, le secrétaire pousse le syndic et lui dit :

— Et vous, syndic, que dites-vous ?

— Eh bien, moi, dit celui-ci, toujours tout ensommeillé, en ma qualité de syndic, je trouve... qu'il nous faut continuer avec du « mélange ».

---

[1]) *Toupin : clochette forgée au son sourd.*

Le voyâdzo dè nothè

Ly avi n'a tropa dè-j-an ke Djan Pèkâvi kortijâvè la brechàla ou chindike dè Rèviremandze, chin vigni a kou dè fére le gran gnô. Ly-avi portan bin dè l'akouè ; ma ly-èthi bin tan agrefin è pignèta ke chè voli pà maryâ dèvantiè d'avi èretâ che n'onhlyo Pyéro dou chublyè, ke ly léchivè omintè bin vouètanta mil fran.

Dè furi pachâ l'anhyan ch'indalâ po l'ôtro mondo ; on'a yu Djan chè panâ dou kou lè-j-yè ; lè-j-on dejan k'irè duvè légremè, d'ôtro, ke n'irè tiè on chyondro oubin on mônè din on'yè ke le faji épilyenà ; tiè no minè-the ?

Trè mê apri, Djan è cha prètindya fajan katr'àrè dè tzemin, a pi chôplyé, por alâ lou maryâ din on velâdzo yô chobrâvè on di koujin a Djan, k'irè retzo kemin on djê. L'avi rèlyi chi velâdzo pêchke ly-èchpèrâvè ke chon koujin lè-j-invitèrê a goutâ, dinche n'ari pâ fôta dè dègnâ cha bochèta. D'èfè, chitou ke ly-a chu k'iran per inke, le koujin lou-j-a fê on to galé goutâ, arojâ dè chon mèlyou vin.

Lè dou koujin ly-an barjakâ dutrè-j-àrè dè tin chu la tchertâ di danré, la parêje di dyerthon, la maladi di predètêra, chin ke ly-amujâvè galyâ pou la dzouna fèna, vo dêdè krêre, è, pê vê trè-j-ârè chè chon rèbetâ in route po rintornà intche-là. I faji n'a tzô a to grelyi, no-j-èthan in plyêna karnikula, le tzemin puthâvè è lou-j-èbuâvè lè-j-yè. Ou bu de n'àra dè mârtze, chè chon arèthâ a l'ombro d'on pèrê po rèprindre on bokon lou chohlyo, ka ly-èthan poutamin arenâ ; la pour'èpàja n'in puyi gota mé. Po la koncholâ, mon Djan ly pâchè lè man a l'intoa dou kou è l'abranchè chu lè duvè dzoutè in dejin :

— Prin korâdzo, miya, t'in vêri bin d'ôtrè plye tâ....

Le voyage de noces

Il y avait plusieurs années que Jean Pékavi courtisait la fille du syndic de Retournemanche sans venir à bout de faire le grand nœud. Il avait pourtant bien de l'aisance, mais il était si aigrefin et avare qu'il ne voulait pas se marier avant d'avoir hérité l'oncle Pierre du sifflet qui lui laisserait bien au moins huitante mille francs.

L'automne passé, l'ancien est parti pour l'autre monde. On a vu Jean s'essuyer deux fois les yeux. Les uns disaient que c'étaient deux larmes ; d'autres que ce n'étaient qu'un grain de poussière ou une saleté dans un œil qui le faisait sourciller ; qu'est-ce que cela peut nous faire ?

Trois mois après, Jean et sa prétendue faisaient quatre heures de chemin, à pied s'il vous plaît, pour aller se marier dans un village où restait le cousin de Jean, riche comme un Juif. Il avait choisi ce village parce qu'il espérait que son cousin l'inviterait à dîner, comme cela, il n'aurait pas besoin de délier sa bourse. En effet, dès qu'il sut qu'ils étaient par là, le cousin leur fit un très joli dîner, arrosé de son meilleur vin.

Les deux cousins ont bavardé plusieurs heures de temps sur la cherté des denrées, la paresse des domestiques, la maladie des pommes de terre, ce qui intéressait fort peu la jeune femme, vous devez le croire ; et puis, vers trois heures, il se sont remis en route pour retourner chez eux. Il faisait une chaleur à tout griller ; nous étions en pleine canicule, le chemin poudrait et leur éblouissait

Tandi ke ly-irè intrin dè l'agnêtâ è d'la kajolâ, ly-è-j-ou dichtré pê di ranmè dè predètêra totè dzônè ke chè hlyenâvon inke bâ.

— O ! vuite-vê kemin lè predètêra ly-an krouye mina, no-j-in van avê on mache dè radikô. Tiè van-no medji chti l'evê ? Le pan va alâ !

A chi momin, la pouchta guignivè ou bri d'la route.

— O ! pringnin-la, chè betè a chupliâ l'èpàja, chu tan mafite, i fâ n'a tanfa, chu folâye.

— Che te ly tin fermo !.... bin che te và... mè... ly-âmo mi alà a pi, ke fâ Djan, in fajin chugno ou pouch-tilyon d'arèthâ.

— Ly a rin mé tiè n'a plyêthe dedin è ouna dèkouthè mè chu le bok, rèpon chtiche.

— N'in fô tiè ouna pagni.

— Ly-âmo mi alâ chu le bok, di l'èpàja chebetamin, ly-ari min tzô. E ly-èthin cha galéja menèta pomalâye, è d'on galé lyutzè, chè va lekâ to hô dèkouthè le pouch-tilyon.

Dou kou d'èkourdia è telèlé lêvi ou gran tro... Le pouro Djan, to cholè, ly-alâvè in ruminin chu chin ke chon novi minâdzo ly-alâvè ly kothà, kan to d'on kou, tot-in guguin, ch'apêchu ke chi dou tzêpi dè karton, on pèjan bi dzoun'omo, ke ly-èthi dèkouthè cha dâthe, chè terivè bin prou pri dè ly : chinblyâvè ly dèvejâ kemin che ly-èthi ly ke ly-avi fi le grô chô le matin ou mohyi avi ly, è la pernèta ly-avi fenamintè pâ l'ê d'apondre. Adon Djan ly-a forhyi le pâ è chè betâ a kor a vintro dèbetonâ po lè-j-atrapâ è lè churvèlyi ; ma chitou ke ly-arouvâvè on bokon pri d'la karyôla, le koché, on malin chatzè, balyivè adi rè on kou d'èkourdja a chè tzavô, ke

les yeux. Au bout d'une heure de marche, ils se sont arrêtés à l'ombre d'un poirier pour reprendre un peu leur souffle, car ils étaient extrêmement fatigués ; la pauvre épouse n'en pouvait plus. Pour la consoler, mon Jean lui passe la main autour du cou et l'embrasse sur les deux joues en disant :

— Prends courage, mie, tu en verras bien d'autres plus tard. Pendant qu'il était en train de la caresser et de la cajoler, il fut distrait par des fanes de pommes de terre toutes jaunes qui s'inclinaient vers le sol.

— Oh ! regarde donc comme les pommes de terre ont mauvaise mine ; nous allons en avoir une masse de gâtées. Qu'allons-nous manger cet hiver ? Le pain va renchérir !

A ce moment, la poste survenait au contour de la route.

— Oh ! prenons-la, se met à supplier l'épouse, je suis fatiguée, il fait une chaleur, je suis abattue.

— Si tu y tiens beaucoup !... bien si tu veux..., moi j'aime mieux aller à pied, fait Jean, en faisant signe au postillon d'arrêter.

— Il n'y a plus qu'une place dedans et une à côté de moi, sur le siège, répond celui-ci.

— Il m'en faut qu'une aussi...

— J'aime mieux aller sur le siège devant, dit subitement l'épouse ; j'aurai moins chaud. Et elle étend déjà sa jolie menotte potelée et d'un joli bond elle va se placer tout haut, à côté du postillon.

Deux coups de fouet et les voilà partis au grand trot. Le pauvre Jean, tout seul, allait en réfléchissant sur ce que son nouveau ménage allait lui coûter, quand tout d'un coup, tout en regardant, il s'aperçoit que l'homme

fotan le kan kemin on-èlyudzo ; mon Pèkavi trachivè in rankemalin è in nihlyin la putha ke la pouchta lèvâvè dèvan ly.

Chti trayin chè rèpètâ n'a binda dè yâdzo tantiè ke chon arouvâ intche-là. I falyi vêre rèkathalâ lè dzin k'iran din la pouchta, ma ly-alâvè adi a chô, lè-j-yè ruvâ chu chi tzankro dè koché, ke ly-avi l'ê dè voli ly vichâ cha dàthe, dè non ! le dzoa di nothè ! ly-èthi on bokon pivrâye chtache ! In'arouvin a la méjon, nothron Djan èkormantchi, korbatu, chandzèvrâ, brè dè tzô, plyin dè putha, chè tré bâ chu on'èchkabi, è, in vuitin cha fèna avi di-j-yè plyin dè pochyin, ly fâ :

— Te vê ! tinke adi dou fran dèplye din ma fata, ma..... ly-è bin korê !..... M'âmè-tho adi on bokon ? !....

TOBI DI J'ELYUDZO.

au chapeau de carton, [1]) un grand beau jeune homme qui était à côté de sa douce, s'en rapprochait bien assez. Il semblait lui parler comme si c'était lui qui avait fait le grand saut le matin avec elle. Et la pernette avait presque l'air de répondre. Alors Jean a forcé le pas et s'est mis à courir pour les attraper et les surveiller. Mais dès qu'il arrivait un peu près de la carriole, le cocher, un malin, donnait de nouveau un coup de fouet à son cheval qui filait comme un éclair. Mon Pékavi traçait en soufflant et reniflant la poussière que la poste soulevait devant lui.

Ce manège se répéta plusieurs fois jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez eux. Il fallait voir rire à gorge déployée les gens qui étaient dans la poste, mais lui allait toujours à grand galop, les yeux rivés sur ce coquin de cocher qui avait l'air de lui enlever sa douce. De nom ! Le jour de ses noces ! Elle était un peu piquante celle-là ! En arrivant à la maison, notre Jean, exténué et courbattu, n'en pouvant plus, tout en sueur, couvert de poussière, s'affaisse sur une chaise, et, en regardant sa femme avec des yeux pleins de soucis, il lui dit :

— Tu vois ! voilà toujours deux francs de plus dans ma poche, mais... j'ai bien couru !... M'aimes-tu toujours un peu ? !

---

[1]) *Les postillons étaient autrefois coiffés d'un chapeau de toile cirée brillante.*

On rujà prèdicatà

Din le to vilyo tin le velâdzo de Velâ lè-Metannè n'avi pâ le mêlyou rènom è, le robâvan pâ. L'inkourâ dè chi tin, on boun'anhyan, kudyivè prà lè dèpuchtâ è lou rèprodji lou krouyètâ ; ma chè chermon, tru gran, ly-an fournê per inbithâ totafé hou renitan, è la plye grôch'in-partya dè hou polutcho, avan-the pâ le toupè de fotre le kan apri ke le pridzo ly-èthi tiè fenamintè bin imbryâ ! Vo dèmando on bokon che chi trayin faji mô ou kà a chi pour'anhyan, ke préyivè dzoar è né po la konverchion dé chè pêrotzin.

Ouna demindze ke dèvechi modâ, ly-a fê a vini on Père Kapuchin po pridji è tzantâ l'ofitho a cha plyêthe.

L'a prèvunu dou trafi ke chè dzin menâvan tandi dou chermon è ly a de ke ly faji galyâ dou pochyin dè chè fére a rinplyêhyi a kôja dè hou chin vergogne ke betâvan a l'afron lè prèdikatâ ke n'avan pâ chin aviji.

— Tiè ly minè-the ? ke ly fâ le Rév. Pére, i fô prindre lè dzin kemin chon ; è puchke vo l'indourâdè, portiè le poré-yo pâ mè mimo ?

La demindze arouvè è le kapuchin achebin, on to malin chatzè, kemin le chon ti, dou richto.

Lè dzin ch'invan ou mohyi kan ly-an-j-ou teri lè kou, kemin dè kothema. Apri l'èvandzilyo, nothron Rèvè-ran râhlyè amon chu la dzêyire, dègadji kemin on vierd-za ; apri avi fê lè-j-anonthè è dèbiotâ chon texte, ke la krêtchi in latin, lou di in bon franché ke ly-alâvè lou pridji chu lè kanalyè è chu lè brâvè dzin. Kan n'in d'a-j-ou débiotâ ouna vouerbèta chu lè lâre, lè chenapan, lè

Un rusé prédicateur

Dans le tout vieux temps, le village de Villars les Mitaines n'avait pas le meilleur renom et il ne le volait pas. Le curé de ce temps, un bon vieillard, essayait assez de les gronder et de leur reprocher leur méchanceté ; mais ses sermons, trop longs, ont fini par ennuyer tout à fait ces rénitents et la plus grosse partie de ces sots n'avaient-ils pas le toupet de s'en aller après que le prêche était à peine commencé ! Je vous demande un peu si cela faisait mal au cœur de ce pauvre vieillard qui priait jour et nuit pour la conversion de ses paroissiens.

Un dimanche qu'il devait partir, il avait fait venir un Père Capucin pour prêcher et chanter l'office à sa place.

Il l'a prévenu du trafic que ses gens menaient pendant le sermon et il lui dit que celà lui faisait beaucoup de souci de se faire remplacer à cause de ces sans-vergogne qui faisaient affront au prédicateur dont ils n'avaient pas l'habitude.

— Qu'est-ce que celà fait ? répond le Rév. Père, il faut prendre les gens comme ils sont ; et puisque vous supportez celà pourquoi ne le pourrais-je pas moi-même !

Le dimanche arrive et le capucin aussi, un tout malin, comme ils le sont tous d'ailleurs.

Les gens s'en vont à l'église quand le dernier coup fut sonné, comme de coutume. Après l'Evangile, notre Révérend Père monte en chaire, leste comme un écureuil. Après avoir fait les annonces et récité son texte qu'il dit en latin, il leur dit en bon français qu'il allait prêcher

vôrin, lè bèvyà, lè brakalyon, lè lôchtro è tan d'ôtro, n'in vê dutrè ke ch'abadâvan dza po fotre le kan, puyan pâ atindre la fin dou chermon. Adon le kapuchin ch'arithè to kour è lou fâ :

— Ora ke n'in d'é proumatêre de chu lè dzin dè krouyètâ, m'invé keminhyi le chapitre di brâvè dzin ; hou d'intrè vo, mè frârè, ke n'in chon pâ, ma ke chon d'la choârta dè hou ke vo-j-é parlâ piora, chè puyon rèteri.

Lè-j-èchtafié k'iran dza prê po lou-j-indalâ, chè chon rèachètâ on bokon chè, è gnon ly-è chalyê dèvan la fin dou chermon...

TOBI DI J'ELYUDZO.

sur les canailles et sur les braves gens. Quand il eut prêché un instant sur les voleurs, les chenapans, les vauriens, les buveurs, les mauvaises gens et tant d'autres, il en voit deux ou trois qui se levaient déjà pour sortir car ils ne pouvaient pas attendre : « C'est le bonheur que je vous souhaite, etc. ». Alors le capucin s'arrête tout court et leur dit :

— A présent que j'en ai assez dit sur les gens de méchanceté, je m'en vais commencer le chapitre des braves gens. Ceux d'entre vous, mes frères, qui n'en sont pas, mais qui sont de la sorte de ceux dont je vous ai parlé il y a un instant, peuvent se retirer.

Les estafiers qui étaient déjà prêts pour s'en aller se sont assis un peu vite et personne n'est sorti avant la fin du sermon.

Tyin chagrin

Kan din on minâdzo on ch'akouârdè bin, ke n'a rin ke krêjè, ke to koua chu di ruètè, ly-è pénâblyo dè chè chèparâ kan mimo n'è pâ po grantin. Toparê kan n'è pâ po totêvi, on è pâ perdu ; chè fo adi fére ouna réjon.

L'ôtri chu-j-ou tèmoin dè l'immoda d'on partikulyi ke tyithâvè cha dàthe po kotiè dzoa. Kan mimo ché on bokon chin ke ly-è vo katzo pâ ke ly-é-j-ou mô ou kà ouna vouerba, ka m'in fajé mô dè ha poura pernèta ke chè trôvâvè to d'on kou vèva. Ma vo fédè pâ dou pochyin chin m'a pâ tignê grantin.

Ly-iran dèkouthè la gâre, le trin irè près a modâ.

— *L'omo a cha fèna ke plyorâvè a hotè lè vouè.* — Ma, di vê, di vê, Téne, t'invêcha pâ, tè laminta pâ kemin n'a toka ; ouna chenanna ly-è vuto pachâye, tè fô on bokon dè réjon, plyàra pâ dinche.

La fèna. — Hi !... Hi !... Mè pu pâ intini.... Ly oujo pâ moujâ ; omintè te m'èkriri ?

L'omo. — Bin chertin, te pou kontâ dèchu.

La fèna. — Ti lè dzoa, tié ? te le mè dzerè ?

L'omo. — D'akouâ, ti lè dzoa, ti lè dzoa. Ora a té rèvêre.

La fèna. — Hi !... hi !... abr... hi ! hi ! hi ! abranchemè onkor on yàdzo.

L'omo. — Bon ! ora avi totè tè myôtzichè te mè fâ a mankâ le trin ; tinkelo lêvi !...

La fèna ke tzandzè to d'on kou d'ê a cha tzanthon. — In !... parti ! lêvi ! Kemin te l'â léchi modâ ! On tè rèkognè bin inke ; ti adi le mimo fou, ti djêmé-j-ou tiè on tcho, on'immethâ ; te puyé pâ fére intenhyon, grô brâtâ !... è ouna lèterni dè mimo konplimin ke derè, mè moujo adi.

Ora fyâdè-vo a hou balè damè !...

TOBI DI J'ELYUDZO.

Quel chagrin

Quand, dans un ménage, on s'accorde bien, que rien ne croise, que tout va sur des roulettes, il est pénible de se séparer quand même ce n'est pas pour longtemps. Cependant quand ce n'est pas pour toujours, on n'est pas perdu ; il faut se faire une raison.

L'autre jour, j'ai été témoin du départ d'un particulier qui quittait sa douce pour quelques jours. Quand même je sais un peu ce que c'est je ne vous le cache pas que j'ai eu mal au cœur un moment, car j'avais pitié de cette pauvre femme qui se trouvait tout à coup veuve. Mais ne vous faites pas du souci, celà n'a pas duré longtemps.

Ils étaient à côté de la gare, le train allait partir.

L'homme à sa femme qui pleurait à haute voix : Mais, dis donc, dis donc, Tiennette, ne te tourmente pas, ne te lamente pas comme une folle ; une semaine est vite passée, un peu de raison ; ne pleure pas comme celà.

La femme : Hi !... Hi !... Je ne peux pas m'empêcher... je n'ose pas penser... Au moins, tu m'écriras ?

L'homme : Bien certain, tu peux conter dessus.

La femme : Tous les jours, n'est-ce pas ? tu me le jures ?

L'homme : D'accord, tous les jours, tous les jours. A présent au revoir.

La femme : Hi !... Hi !... Embr... hi !... hi !... embrasse-moi encore une fois.

L'homme : Bon ! à présent avec tous tes baisers tu m'as fait manquer le train. Le voilà parti !...

La femme changeant subitement d'air à sa chanson ! — Hein !... parti !... loin ! Comment tu l'as laissé partir ! On te reconnaît bien là ; tu es toujours le même fou, tu n'as jamais été qu'un sot, un étourdi ; tu ne pouvais pas faire attention, gros imbécille. Et une litanie de compliments qui, je pense, dure encore.

A présent, fiez-vous à ces belles dames.

Ouna krouye linvua

Ouna krouye linvua ! Nin da, ma pâ tan kemin ha à Dzatiè à la Frejia. Ne li dejan, pê Velà lè Tzerko lio chobrâvè, tiè Prinbè. On piti tro d'omo, dou piti jiè brelyin kemin di brâjè, ouna krouye pitia mouchtatze a kuva dè rata, ouna pitita barbéta rébulya kemin ha dè kotiè vilyo chounamo, ma na linvua ache ratheria tiè na lemala dè rajia et pe pivrâye tiè ha dè kotiè vilyè voudèjè pri dou nô : tinke nouthron Prinbè. Pu avui chin ne krètchivè pa din chon vèro è on le viyè pe chovin pè le kabarè tiè ou travo. Lè veré ke chin trovavè adi dutrè por akuta chè metchintâ è li payi on vèrelè dè gota.

On dévèlené dè Tzalandè, nouthr'échtafié n'in d'avi prè na tola kuéte k'irè chobrâ in plian è ke n'avi pâ pu chè rapertchi. L'avi onko j'ou l'échyin d'alâ ch'éthindre chu on ban, déjo le gro tilyo. Ma chetiche n'avi rin mé dè folyè è kemin névechi bin, nouthro Prinbè richkavè bin dè modâ po le gran voyâdzo ; chin ke ne l'inpatchivè pâ dè dremi kemin oun'infan din chon bri è dè ronhliâ a pou pri ache fermo tiè lè j'orguè dè Chin-Nikolé. Ma, li athe pâ on bon Diu po lè kuvignè è lè choulon. Piéro ou Rodzo è Luvi ou Nè ch'indalavan per inke in dichkutin dè politik, vèyon on patiè a pou pri to blian chu le ban è chè tiron pri po guigni chin kirè choche. Rekognechon Prinbè ke ne terivè nè pi, nè tzanba mé è chè dion ke fo rapertchi chi l'echtafié po ne pâ le léchi dzalâ fro outre la né. Le yâdzo n'irè pa péjan ; Luvi l'inpugnè déjo lè bré, Piéro pè lè pi è ch'inmodon vè la baraka dou dremian. Chtiche l'avi min dè linvua tiè d'abitude ; inutilo dè li chayi on mo. Intron, le beton chu le lyi ; le kravon bin è

Une mauvaise langue

Une mauvaise langue ! Il y en a, mais pas tant comme celle à Jacques à la Frisée. On lui disait, par Villars les Bâtons où il restait, que Fin-Bec. Un petit bout d'homme, deux petits yeux brillants comme des braises, une mauvaise petite moustache à queue de rat, une petite barbiche embroussaillée comme celle d'un vieux bouc ; mais une langue aussi effilée qu'une lame de rasoir et aussi poivrée que celle de quelque vieille sorcière près d'un bassin ; voilà notre Fin-Bec. Puis avec cela, il ne crachait pas dans son verre et on le voyait plus souvent par les auberges qu'au travail. Il est vrai qu'il s'en trouvait toujours deux ou trois pour écouter ses méchancetés et lui payer un petit verre de goutte.

Un soir de Noël, notre homme en avait pris une telle cuite qu'il était resté en plan et qu'il n'avait pas pu se rentrer. Il avait cependant encore eu l'escient d'aller s'étendre sur un banc, dessous le gros tilleul. Mais, celui-ci n'avait plus de feuilles et comme il neigeait bien, notre Fin-Bec risquait bien de partir pour le grand voyage, ce qui ne l'empêchait pas de dormir comme un enfant dans son berceau et de ronfler presqu'aussi fort que les orgues de Saint-Nicolas. Mais n'y a-t-il pas un bon Dieu pour les ivrognes et les buveurs ? Pierre au Rouge et Louis au Noir s'en allaient par là en discutant de politique, ils voient un paquet presque tout blanc sur le banc et ils s'approchent pour voir ce qu'était celà. Ils reconnaissent Fin-Bec qui ne remuait ni pied, ni jambe et ils se disent qu'il faut rentrer cet individu

kemin van ch'inmodâ, Prinbè arè on bokon lè jiè è lou fâ to bounamin.

— Vo ne chédè pâ, lè j'èmi, la diferinthe ke li a intrè le Bon Diu è mè.

— Diâblyo fotè, fâ Luvi, nin da galéjamin. Te cheré pe vuto prè po l'infè tiè po le paradi.

— Akuta, n'in d'a pâ tan, fâ Prinbè ; le Bon Diu kan chè inmoda po l'Egypte lè jou porta per oun'âno ; chta né, mè le chu j'a per dou.

F. RUFFIEUX.

pour ne pas le laisser geler dehors. La charge n'était pas lourde ; Louis le saisit sous les bras, Pierre par les pieds et ils se dirigent vers la chaumière du dormeur. Celui-ci avait moins de langue que d'habitude ; inutile de lui faire dire un mot. Ils entrent, le placent sur le lit, le couvrent bien. Mais comme ils vont partir, Fin-Bec ouvre un peu les yeux et leur dit tout doucement :

— Vous ne savez pas, les amis, la différence qu'il y a entre le bon Dieu et moi :

— Diable m'emporte, fait Louis, il y en a joliment. Tu serais plus vite prêt pour l'enfer que pour le paradis.

— Ecoute, il y en a pas tant, dit Fin-Bec ; le bon Dieu quand il est parti pour l'Egypte a été porté par un âne ; ce soir, moi je le suis par deux.

Le chéla

No j'an chti an on bi l'evê, nê pa po dre è chin tzouyè bin la tètze di trontzè. Ma, lè pà totèvi dinche è chertin j'an, a pariè chajon, no j'an jou jà di ride pécliâmo dè nè. Lè veré ke di kou on âmè bin la vère arouvâ po teri pri cha boutze, chon fin, chon chothè, to chon piti butin, tiè. Ma kan n'in vin tru, ke lè j'infan ne puyon pâ alâ à l'ékoula, ke n'in da di rouvon tantiè à la ruva dou tè et ke fo kroji di vretâblio tunel po voyadji on bokon et vère chè vejin, l'afére ne va pa prou mi.

On an, l'an dè la grocha nè, vo vo j'in rapèlâdè achurâ, n'in d'avi tèrubliamin balyi pè Vela lè Vani. N'avi pa moyen d'alà amon avui on aplyè vè lè Prinbè, a la Comba. La tzèrère irè plièna et fayi pachâ chu le prâ. Djan Prinbè fâ a Luvi dou Dzovin, le chindike dè Velâ.

— Vo fudri ourâ chi tzemin, kon puéchè pâcha adrè.

— Ma, rintiè léchi fére le chéla, ke li fâ, Luvi.

— Eh bin ! moncheu le chindike, ke li fâ Djan Prinbè, malin kemin le chon ti lè damon, kan fudrè payi lè j'inpou, no léchèrin achebin fére le chéla.

F. RUFFIEUX.

Le soleil

Nous avons cette année un bel hiver, ce n'est pas pour dire, et cela économise bien le tas des grosses bûches. Mais, ce n'est pas toujours comme cela et certaines années, à pareille saison, nous avons eu de rudes masses de neige. C'est vrai que parfois, on aime bien la voir arriver pour amener son affouage, son foin, sa litière, tout son petit butin, quoi : Mais quand il en vient trop, que les enfants ne peuvent plus aller en classe, qu'il y a des masses jusqu'au bord du toit et qu'il faut creuser de véritables tunnels pour voyager un peu et voir ses voisins, l'affaire ne va pas beaucoup mieux.

Une année, l'an de la grosse neige, vous vous en rappelez assurément, il en était terriblement tombé par Villars les Vanils. Il n'y avait pas moyen de monter avec un attelage chez les Finbec, à la Comba. La charrière était pleine et il fallait passer sur le pré voisin. Jean Fin-Bec dit à Louis de l'Essert, le syndic de Villars :

— Il vous faudrait ouvrir ce chemin, que l'on puisse passer plus aisément.

— Mais, rien que laisser faire le soleil, répond Louis.

— Et bien, Monsieur le syndic, reprend Jean Finbec, malin comme ils le sont tous là-haut, quand il faudra payer les impôts, nous laisserons aussi faire le soleil.

On gabelou atrapâ

Vo chédè kemin mè ke lè tzahliâ ne chon pâ ti mouâ dè la premîre et ke kan rakonton on dè lou toua dè tzathe, l'an todoulon fè di mérahlyè. Po n'in puyi atan tiè lâ nin d'a pou a lou betâ dévan, lè dentiste pou t'ithre ; tiè pou t'ithre onko, deri Luvi a la Véva.

On kou d'oûton, Piéro ou Barbu et Djan dou Tzekê iran in kampagne, dè la pâ dè la Dzevena. Dou bi fuji, dè la grenalye po tiâ vin lèvrè, Fino, le mélyou tzin dè la tèra : l'avan to chin ke falyè fro na tzoûja. Le Piéro ou Barbu, on inradji brakonié, n'avi rin dè permi. Irè bin pouchtâ ou kâro d'ouna dza et Djan fâji la bâtia. Diâblio pringnè, tinke on gabelou k'arouvè, on dzounô kouâ viniè du pè Friboua, bin thirâ, lè mouchtatzè bin alekâyè et ke chè kriyi dzè chur dè fére on bon karton. Djan fo le kan et Piéro ne budzè pâ. Le gabelou arouvè drè ver li et li di : « Vo ji on permi ». Bin chur, ke répon le brakonié, ma lè li, lè, ke n'in da rin, Fotri pâ le kan dinche che l'avi la konhyinthe trantyila ». Chin démandâ pe lyin, nouthro gabelou trachè po ratrapâ l'autro. Chi ou Barbu ne fâ pâ duvè j'arè po felâ et chin va à la pinta à Brakalyon bère on bon vère à la chindâ dou gabelou, to t'in rijin din cha grocha barbâ.

F. RUFFIEUX.

Un gendarme attrapé

Vous savez comme moi que les chasseurs ne sont pas tous morts de leur premier mensonge et que quand ils racontent une de leurs histoires de chasse, ils ont toujours fait quelques petits miracles. Pour pouvoir en conter autant qu'eux, il y en a peu à mettre devant eux, les dentistes peut-être, que peut-être encore, dirait Louis à la Veuve.

Un jour d'automne, Pierre au Barbu et Jean du hoquet étaient en campagne du côté de l'Essert. Deux beaux fusils, de la grenaille pour tirer vingt lièvres, Finaud le meilleur chien de la terre : ils avaient tout ce qu'il fallait, hors une chose. Le Pierre au Barbu, un enragé braconnier, n'avait pas de permis. Il était bien posté au coin d'un bois et Jean faisait la battue. Diable prenne, voilà un gabelou qui arrive, un jeune venu de Fribourg, reluisant, les moustaches bien cirées et qui se croyait déjà sûr de faire un bon carton. Jean se sauve et Pierre ne bouge pas. Le gabelou arrive tout droit chez lui et lui dit : « Vous avez un permis ? ». Bien sûr, répond le braconnier, mais c'est lui, là-bas, qui n'en a point. Il ne partirait point comme celà s'il avait la conscience tranquille ».

Sans demander plus loin, notre gendarme trace pour rattraper l'autre. Celui au Barbu ne fait pas deux heures pour filer et s'en va à la pinte à Brakalyon boire un bon verre à la santé du gabelou tout en riant dans sa grosse barbe.

A la vajilière

L'ôtri, pachâvâ pri dou Rio Dèrey kan Philippe dè la Réche arouvè chu le tzemin avui cha martala et che nè grahia. Kemin lye ché ke la adi kotiè fâchè à kontâ, l'akouchto et li dio :

— Tyin novi, l'èmi.

— Akutàdè chtache, ke mè di. Li a kotiè tin m'in d'alâvâ à la Dzou-Chupiâye markâ dou bou. Pâcho pè la vajilière dè la Gotrâja. Le modzenè irè chobrâ avui chè tchivrè por échertâ et trére di rè. La vélye irè arouvâ ou tzalè trè tourichte. Ne ché tru kemin chiran rèkontrâ ma chè trovà permi lâ on Franché, oun Alleman et on Anglé. Apri avi fè le chokola è foumâ ouna bouna pupâ pri dou fu, nouthrè trè voyadjà chè lèvon por alâ dremi. Ma fè, kan l'outon ch'avanthè, lè né chon frétzè et chu lè cholè li fâ pâ tan bon, kan mimo li a bin dou chothè. Le vajiliè, Pétre di Bugnè, lou di :

— Lè j'émi, vo n'ari pâ tzo lé hô. Che vo volâ dremi à l'éthrabliè pri dou bouèton i tchivrè li fari mélyà. M'in vé vo préparâ ouna bouna kutze pri dè mon kâro.

Achetou de, achetou fè. Ma pèrmi lè kabrè, li avi on bok, et l'outon vo chédè ke ne chinton pà lè roujè. Le vajiliè, mafî ko to, ch'indouâ. Lè j'èthrandji, pâ tan abituâ à chi chon dè bok, ne puyan pâ dremi. Le Franché chè betè a dere :

— No fan na fermanthe, che vo volè. Chi ke pou tini le plie grantin dekouthè chi rèbulyi et chi chounamô gâgnérè na botolye ke lè dou j'ôtro li pâyéron in arouvin à la vela.

Au pâturage

L'autre jour, je passais près du Ruisseau-Derrière quand Philippe de la Scie arrive sur le chemin avec sa hache à marteler et son air gracieux. Comme je sais qu'il a toujours quelques farces à conter, je l'accoste et je lui dis :

— Quels nouveaux, l'ami ?

— Ecoutez celle-ci, me dit-il. Il y a quelque temps je m'en allais à la Joux-Brûlée marteler du bois. Je passe près du pâturage de la Goîtreuse. Le garde-génisses était resté seul pour essarter et arracher de la gentiane. La veille arrivaient au chalet trois touristes. Je ne sais trop comment s'étaient rencontrés parmi eux un Français, un Allemand et un Anglais. Après avoir fait le chocolat et fumé une bonne pipe près du feu, nos trois voyageurs se disposent à aller dormir. Ma foi ! quand l'automne s'avance, les nuits sont fraîches et sur le soliveau il ne fait pas bon, lors même qu'il y a bien de la litière. Le garde-génisses, Pierre des Beignets, leur dit :

— Les amis, vous n'aurez pas chaud, là-haut. Si vous voulez dormir à la petite étable près de l'enclos des chèvres, il y ferait meilleur. Je m'en vais vous préparer une bonne couche près de mon coin.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais parmi les chèvres, il y avait un bouc et l'automne, vous savez qu'ils ne sentent pas les roses. Le garde-génisses, fatigué comme tout, s'endort. Les étrangers, pas très habitués à cette odeur de bouc, ne pouvaient pas dormir. Le Français se met à dire :

Ou bè don momin, ché lèvè, chin va ou trintzablo alumâ cha pupa pri di brâjè è di :

— M'infoto pâ mô dè pèdre la botolie ; li tinio pâ mé che.

Kotiè minutè apri, le Franché, l'Anglé arouvè achebin. Nouthrè dou j'omo ché dion :

— Chebalya l'Alleman che tindrè grantin ?

La achurâ tiniè grantin ; kâr d'ara apri, lè le bok k'arouvâvè in brinin cha barbèta et in fajio di poutè minè ; n'avi pâ pu chuportà le chon dè chon vejin. Kan ou vajiliè ronlhiâvè adi kemin lè j'orguè dè Kreju : l'avi, parè-the, le nâ min dèlika tiè chon botzè.

LUVI DOU PRA D'AMON.

— Nous faisons un pari, si vous voulez. Celui qui peut tenir le plus longtemps à côté de cet ébouriffé et de ce mal odorant gagnera une bouteille que les deux autres lui payeront en arrivant à la ville.

Au bout d'un moment, il se lève, s'en va à la cuisine, allume sa pipe près des braises et dit :

— Je me moque pas mal de perdre ma bouteille ; je ne tiens plus ici.

Quelques minutes après l'Anglais arrive aussi. Nos deux hommes se disent :

— Nous nous demandons si l'Allemand tiendra longtemps.

— Il a assurément tenu longtemps ; quart d'heure après, c'est le bouc qui arrivait en secouant sa barbette et en faisant des grimaces ; il n'avait pas pu supporter l'odeur de son voisin.

Quant au garde-génisses, il ronflait toujours comme les orgues de Crésuz, il avait, paraît-il, le nez moins délicat que son bouc.

OUNA PUGNA DÈ RÉVI

Chin k'on balyè a la pouârta
Rèdéchin pè la bouârna.

Chi ke n'a rin dè katin
Na rin dè chagrin.

Ti lè kayion
Ne chon pâ din lè buèton.

Ne fô pâ chè dévithi
Dévan d'alâ dremi.

Lè dzanliè chè mothron, la vretâ châbrè a tzama.

La dzenilye ne di pâ tzantâ dèvan le pu.

Mouâ dè féna, ya dè tzavô
Lè la tzévanthe dè l'othô.

To te mè fâ, to tè fari
Deji la tchivra a chon tzevri.

Lè bon d'ithre fou, ma avui réjon.

Gota chu gota
Chè fâ la mota.

Kan on dévejè dou lâ
Lye chô dè la dzâ.

Chi ke chè mâryè a la kuèthe, a liji chè répin.

Po chè pindre è chè mariâ
Li fô pâ grantin moujâ.

UNE POIGNÉE DE PROVERBES

Ce qu'on donne à la porte
Redescend par la cheminée.

Celui qui n'a pas de femmes
N'a pas de chagrin.

Tous les porcs
Ne sont pas à l'étable.

Il ne faut pas se dévêtir
Avant d'aller dormir.

Les mensonges se montrent, la vérité reste cachée.

La poule ne doit pas chanter avant le coq.

Mort de femme, vie de cheval
C'est la prospérité du foyer.

Tout ce que tu me fais, tout je te le ferai
Disait la chèvre à son cabri.

C'est bon d'être fou mais avec raison.

Goutte sur goutte
Se fait le fromage.

Quand on parle du loup,
Il sort de la forêt.

Celui qui se marie à la hâte, à loisir se repent.

Pour se pendre et se marier,
Il ne faut pas longtemps réfléchir.

Chi ke li è mêtre, chè kutzè lyo và
Mijére amènè niéje.

La plie krouye ombro po la méjon d'ou payijan li è ha dou tzathi.

Li è pèrto ke li a ôtiè tiè intche no, lyo no no batin ti lè dzuè.

Lè patzè
Fan lè j'éthatzè.

On ne fâ pâ dè mindrè patzè tiè ou mohyi.

Piti a piti
L'oji fâ chon ni.

Plian va, lyin tzemenè.

Chin ke vin dè rapena
Chin va dè rouvena.

Rèvi dè j'anhyan
Rèvi dè tukan.
Rèvi dè dzounè dzin
Rèvi dè rin.

Lè remachè navè ékavon totèvi bin.

Le train medzè le bin.

Tru li è tru.

Celui qui est maître se couche où il veut

Misère amène querelle.

La plus mauvaise ombre pour la maison d'un paysan est celle d'un château.

Il y a partout quelque chose à dire sauf chez nous, où nous nous battons tous les jours.

Les marchés
Font les relations.

Les plus mauvais marchés se font à l'église.

Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

Qui va lentement, loin chemine.

Ce qui vient de rapine
S'en va par la ruine.

Dictons d'anciens
Dictons de radoteurs.
Dictons de jeunes gens
Dictons de rien.

Les balais neufs balayent toujours bien.

L'orgueil mange le bien.

Trop c'est trop.

Lie fô nou tzahyà po n'en nuri on

Lè tzin chin kuva n'an pâ pouèr dè mothra le ku.

Oura ke dzâlè
Bije ke dédzâlè
Féna ke pou dévejè
Chon trè tzoujè galyâ rarè.

Vin chu lathi pouârtè profi ; lathi chu vin pouârtè venin.

Chi ke modè kemin vî, révin kemin modzon.

Ou poûro le cha.

On ne chô dou cha
Tiè chin ke li a.

On ne châ nè ke va, nè ke vin.

Ne li a pa dè chin ke vâlyon le bon Diu.

Che la yè tzejè
Ti lè j'oji cheran prè.

Le là na djèmé medji l'evè.

Djèmé puirya na jà bala miya.

Pri dou rio è dou grô
Ne bâte djèmé te n'othô.

Chi ke la prou dè filyè è dè tè
Djèmé dzouyo ne chè vè.

Il faut neuf chasseurs pour en nourrir un

Les chiens sans queue n'ont pas peur de montrer le derrière.

Vent qui gèle,
Bise qui dégèle,
Femme qui peu parle,
Sont trois choses très rares.

Vin sur lait porte profit ; lait sur vin porte venin.

Celui qui part comme veau, revient comme génisse. [1])

Au pauvre le sac.

On ne sort du sac
Que ce qu'il y a.

On ne sait ni ce qui va, ni ce que vient.

Il n'y a pas de saints qui vaillent le bon Dieu.

Si le firmament tombait
Tous les oiseaux seraient pris.

Le loup n'a jamais mangé l'hiver.

Jamais peureux n'a eu belle mie.

Près du ruisseau et du riche
Ne bâtis jamais ton foyer.

Celui qui a beaucoup de filles et de toits
Jamais joie ne se voit.

---

[1]) *Equivaut en français au proverbe : « Chassez le naturel, il revient au galop ».*

POUR LE COSTUME ET LES COUTUMES

L'an de grâce 1928 ne s'achèvera pas, sans que ne soit gravé le souvenir fervent du jour où naquit l'Association pour le costume et les coutumes.

Ce petit livre, ouvert au soleil annonciateur de son printemps, se refermera au souffle vif qui court le long de nos vallées blanchies, tandis que le même soleil transfigure les cimes en énormes diamants.

Sous la lampe du pèlyo, vieux et jeunes, entendront peut-être l'antique Gruyère appeler... Vaillante, sûre de l'avenir, mais fidèle aux chers anciens disparus, elle rassemble ses enfants.

Quelques-uns de ces derniers ont eu le bonheur de percevoir sa voix, un dimanche de mai. Puissent les autres, tous les autres, la reconnaître au récit qui va suivre, écrit par une main amie et publié naguère dans la presse.

* * *

Le 13 mai sera pour tout cœur gruérien une date heureuse. C'est en effet, l'âme du pays qui a chanté en cet enthousiasme spontané à la faveur duquel est éclose l'association du Costume et des Coutumes.

Dans les rues de Bulle un cortège a passé : capettes fleuries, bredzons brodés d'edelweiss, ailes légères ou coiffes à dentelles. Est-il rien de plus séduisant, de plus gracieux ? Aux con-

tingents de Gruyères et de Bulle s'étaient joints ceux de Châtel-St-Denis, de La Tour, de Vaulruz, de Gumefens.

Quel charme de coloris dans les soies chatoyantes des tabliers et robes de jadis ! Et comme les minois paraissent frais et jeunes à l'ombre des coiffes pourtant délaissées.

La séance débute, en la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, par un salut de bienvenue de M. Henri Naef, conservateur du Musée gruérien. A tous, il adresse d'aimables paroles.

Des messages de sympathie sont lus, messages venus de la part de MM. Musy, conseiller fédéral, un illustre enfant du pays, Buchs, conseiller d'Etat, Cailler et Morard, conseillers nationaux, de l'abbé Bovet, de Ed. Glasson, pour la Société de Développement de la Gruyère, de Mme Mary Widmer-Curtat, présidente centrale de la Fédération suisse des costumes nationaux, de la fanfare de La Roche (empêchée pour raison majeure), de Cerniat, de Montbovon, de Romont, de Broc, etc.

M. le Préfet Gaudard, retenu par d'autres obligations, tint pourtant à venir saluer les groupes, et les féliciter chaudement de leur empressement à répondre à cet appel si légitime. Il exprime en paroles émues combien l'évocation des anciennes traditions lui est chère.

Nous avons eu le plaisir toujours nouveau d'entendre une parfaite exécution de la «Poya», sous l'experte direction de M. Radraux.

M. Naef aborde ensuite le programme, en nous exposant en une causerie très fine et colorée, les raisons qui ont déterminé le mouvement.

En voici un extrait :

... On l'a dit bien souvent, il est peu de contrées en Suisse romande qui possèdent des traditions rustiques aussi charmantes que la Gruyère. Elles sont franches et de bon aloi ! Elles ont la fraîcheur naïve des bouquets d'autrefois, la finesse des myosotis.

Le costume en est un des aspects, un des plus colorés ; il doit être pour nous un signe de ralliement. En ce qui concerne le costume d'homme, nous n'avons qu'à garder celui qui nous est cher. Les armaillis se sont rendus populaires par leur bredzon et leur capette. Dans un pays alpestre comme le nôtre, ils sont à l'honneur. Ils doivent le savoir et ne pas s'en laisser imposer par les gringalets des villes. Ce qui les fera toujours respecter, ce qui les fera admirer, ce sera leur originalité, et non pas la banalité des vêtements de confection. Rien n'est plus impressionnant que de voir en été, une sortie de messe où l'on ne voit que de belles chemises blanches et des bredzons bleus. Ce sont des habits exactement adaptés aux occupations rurales et montagnardes. Ceux qui les portent y sont à l'aise ; ils n'ont pas cet air emprunté et gauche que leur donnent souvent les vestons citadins. D'ailleurs, même ceux d'entre nous qui n'avons pas pour profession l'élevage du bétail, avons pour notre vêtement national une telle considération que nous nous engageons à le porter chaque fois que nous sommes capables par là de lui rendre hommage.

Pour les femmes, la question se pose un peu différemment. Peu à peu, la mode cosmopolite a chassé honteusement les parures de jadis dans les vieux fonds d'armoire. Et la Gruérienne d'aujourd'hui, dans la plupart des cas, n'a plus dans sa mise la distinction de naguère.

N'allez pas croire que nous ayons des arrière-pensées de censeurs et que nous cherchions à attaquer sournoisement les bas de soie et les robes courtes. Nous n'avons aucune idée sournoise. Mais nous défendons simplement l'existence des modes locales qui avaient autant de grâces et davantage que les cosmopolites.

Nous avons bien des arguments : D'abord il y a une légitime fierté à n'être pas accoutré comme tout le monde, je veux dire à respecter, par sa tenue, les mœurs de son pays, de ses ascendants. Regardez les Provençales, une partie de leur charme n'est-il pas dans leur mise ? Et tout le respect dont l'étranger les entoure n'est-il pas dû uniquement à l'allure digne et noble qu'elles doivent à leur fidélité à la coutume ? Vêtues à la moderne, ce ne seraient que petites bourgeoi-

ses et que paysannes éclaboussées par les visiteurs luxueux du Midi.

L'exemple si méritoire des Gruériennes de Gruyères n'est-il d'ailleurs pas convaincant ? N'est-ce pas elles qui donnent certains dimanches, à la vieille cité, une élégance qu'elle n'a plus quand elle est envahie d'Américains en cache-poussière et d'Anglaises à kodaks ?

Le succès des Gruériennes est le gage du nôtre. Ne serons-nous pas plus forts réunis qu'isolés ? Et telle dame possédant les châles brodés de ses aïeules, ne sera-t-elle pas heureuse de les porter à nouveau pour peu qu'elle s'y sente encouragée ?

Il n'y a du reste pas seulement l'élégance ; il y a aussi le côté pratique. J'ai eu l'occasion, il y a quelques semaines, dans une conférence, de retracer, devant plusieurs d'entre vous, l'histoire du costume gruérien tant des hommes que des femmes, et de montrer comment il avait évolué, tout en empruntant à la mode, dans la mesure où elle paraissait lui servir. C'est une erreur de penser — nous croyons l'avoir démontré — que nos costumes nationaux sont simplement des cristallisations. Pour ne parler que du XIXme siècle, jamais le vêtement gruérien ne s'est identifié à la mode du jour. On a pu porter en Gruyère la crinoline, par exemple, comme se porte aujourd'hui la robe à la hauteur du genou. Mais ce n'était pas le costume authentique qui, lui, a pour caractères essentiels, chez la femme, le fichu, le tablier à bavette, la coiffure. Or, c'est l'utilité qui leur avait conservé la vie. Et c'est l'utilité qui, espérons-le, donnera un regain de jeunesse au costume rural de travail. Si l'on compare la tenue des faneuses, telles que les vit notre enfance, avec les tabliers-fourreaux qu'elles portent aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de donner la préférence à celles d'autrefois. Plusieurs s'en rendent compte et ne demandent pas mieux que d'y revenir ; mais il faut leur procurer ce qu'elles ne trouvent plus dans les magasins actuels, envahis de produits internationaux. Là encore, nous avons une tâche que l'Association peut et doit accomplir.

Ce n'est là qu'une partie d'ailleurs de ses devoirs.

La poésie du temps passé a conservé une retraite où un faux progrès cherche bien à la poursuivre, mais heureusement ne l'a pas vaincue : je veux parler du patois pour lequel on ne saurait avoir trop d'égards, puisqu'il exprime, dans ce qu'elle a de plus spontané, de plus original, de plus spirituel, l'âme du petit peuple que la Providence a comblé de grâces, mais qui risque bien de les perdre, s'il ne veille lui-même sur ses trésors. Nous souhaitons que l'Association devienne une sorte de rempart contre l'envahissement stupide d'une civilisation factice. Assurément, on a bien raison d'ouvrir son intelligence à la science, aux idées justes et saines, mais on a tort de penser que pour devenir savant, il faut oublier ce que l'on sait déjà. Est-il nécessaire de mépriser le français, du jour où l'on étudie l'anglais ou l'allemand ? Trouve-t-on peut-être l'argot parisien plus élégant que le vieux patois, dont les lettres de noblesse sont aussi anciennes que celles du français même, et qui puise son origine comme lui dans les civilisations antiques de Rome et des Gaules !

Jusqu'ici nous n'avons pas parlé de la musique, parce que nous tenons à voir venir à nous ceux mêmes que la nature n'a pas doté de l'audition absolue. Mais elle sera un des agréments de nos fêtes. N'avons-nous pas à l'accueillir, elle qui nous apporte tant de chansons pastorales, tant de mélodies exquises et jusqu'à notre « Lyôba » ? Nos bardes empêcheront à jamais la muse de vieillir. Puis, voici, aux rythmes désuets, la danse d'autrefois qui ne s'apprend ni dans les bars, ni dans les dancings, née à l'ombre des trembles, auprès des beaux villages aux maisons décorées : la coraule légère s'envole ! Nous ne voulons pas la laisser s'enfuir et nous la saisissons au cotillon. Chers Gruériens, chères Gruériennes, j'ai l'espoir que de notre bonne volonté, de notre profond amour pour notre vieux pays, peut surgir un renouveau. Il ne faut parfois qu'un peu d'initiative, de persévérance et d'enthousiasme pour produire une œuvre durable.

Qui donc a sauvé la Provence de la banalité ? Qui donc a donné aux Arlésiennes le goût de leurs atours languedociens ? Qui donc a fait du provençal une langue des dieux ? Mistral et les félibres. Mistral, père de Mireille, l'adorable. Pour avoir chanté dans sa langue, l'illustre poè-

te a gravi l'Olympe et a glorifié son pays et toute sa race.

Grand exemple certes, placé devant nous pour nous donner courage et foi. Qu'était le provençal aux yeux de la France, sinon un patois incompréhensible ? Qu'est-il devenu ? Une langue de poètes. Voilà les miracles du génie racial.

Soyons modestes, je le veux bien : nous ne sommes pas Mistral. Mais cet homme n'aurait point fait de chefs-d'œuvre, s'il n'avait été soutenu par la cohorte des félibres, agissant, parlant, chantant dans leur langue natale et s'efforçant de la faire aimer.

Nous n'avons pas d'autre ambition ; aimer et faire aimer ce qui, en tout temps, fit la Gruyère aimable ».

Après ces paroles, M. Naef donne lecture des statuts de l'Association qui sont approuvés unanimement.

Vient ensuite la nomination du comité. La présidence échoit à l'un des doyens de la littérature gruérienne, M. Cyprien Ruffieux, l'inimitable Tobi-di-j'élyudzo. Son esprit caustique, fait de gaîté de bon aloi, en fera un Président accompli.

Le comité d'initiative est ainsi composé :

Mme Toffel, présidente de la Caecilia, vice-présidente : M. le Dr H. Naef, vice-président ; Mme R. Jans et M. Fernand Ruffieux, secrétaires ; M. Peyraud, président de la Chorale, trésorier ; Mlles Ruffieux, de Gruyères et Perroulaz, de Bulle, membres de la commission du costume ; MM. l'Abbé Bovet et Kolly, rév. curé de Châtel, de la commission musicale. La société des Armaillis de la Gruyère, ainsi que tous les groupements qui font partie de l'Association ont chacun un de leurs membres au sein du Comité.

C'est une excellente mesure.

M. R. Peyraud, qui a certainement bien mérité de la nouvelle Association pour son bienveillant concours, adresse des remerciements à M. Naef pour l'ardeur avec laquelle il a mené à chef la constitution de la société.

M. Jules Blanc, conseiller communal, promet à celle-ci l'appui appréciable des autorités et fait les meilleurs vœux pour sa prospérité.

La parole est ensuite donnée à M. Ganty-Berney, un Gruérien aussi de la Haute-Gruyère, représentant le Pays-d'Enhaut et la « Revue de Lausanne ». Vibrant de patriotisme, il évoque la beauté unique du paysage « d'intche no », où les sapins noirs encadrent si joliment les prairies, les villages coquets qui s'échelonnent le long de la vieille Sarine, les montagnes...

Nous nous faisons un plaisir de reproduire le texte de ce discours.

Permettez à un vieil ami, qui, depuis un bon demi-siècle entretient des relations suivies avec la Gruyère, de venir vous dire la joie très grande que lui cause cette brillante manifestation faisant date dans l'histoire déjà si glorieuse de cette noble et vieille Gruyère, une des régions les plus captivantes de la Suisse, un des fleurons de nos vallées alpestres. Tout, chez vous, garde du caractère :

votre chef-lieu, cette jolie ville de Bulle, si proprette, si avenante ; j'allais dire — mais j'hésite un peu — si vaudoise ;

Gruyères, ce féodal berceau de votre histoire, une des gloires archéologiques de notre commune patrie ;

vos villages placés comme des sentinelles le long des rives de la Sarine qui, libérée de ses entraves rocheuses, se prend à divaguer par places, tel un poulain lâché dans la prairie ;

vos champs eux-mêmes, d'un vert si pur et si gai, vos grands bois noirs, vos alpes à l'herbe si fine, s'élevant en croupes arrondies jusqu'aux fiers Vanils, placés là-haut tout exprès pour nous tendre la main, la main de l'histoire et la main du cœur.

Vieille Gruyère, tu es tout cela. Tu es beaucoup plus encore :

Ton peuple est là qui vit et respire avec toi, de toi, et par toi. Son âme s'est fondue avec la tienne. Vous ne formez qu'un tout qu'on ne saurait séparer.

Et c'est pour cela que nous sommes ici aujourd'hui.

Les modes passent ; les mœurs se modifient, les guerres nous éclaboussent de leur bave empoisonnée. Toi Gruyère, tu restes là debout avec tes troupeaux de vaches, noires comme tes sombres joux, massives, robustes comme tes grands monts.

Ton patois, tu le conserves, de père en fils, de génération en génération ; l'école le respecte, le foyer le vénère, et l'alpe, l'alpe libre, ne saurait comprendre un autre langage...

Ton costume, lui aussi, demeure le même.

Tes jeunes filles savent que la chevelure est l'ornement de la femme, elles la gardent. Elles savent aussi qu'elles ont la jambe fine et bien faite... leur gars ne l'ignore pas non plus, alors, pourquoi la montreraient-elles à tout venant ?...

Tes chansons, encore, à nulle autre pareilles...

Toi-même, peuple gruyérien de vieille souche, tu demeures inchangé. Tels furent tes pères, tels seront tes fils.

Et voilà qu'aujourd'hui, te remémorant ton glorieux passé, voulant assurer l'avenir, tu te trouves à nouveau rassemblé, prêt à jurer de demeurer fidèle à tes vieilles coutumes, à ton vieux langage.

Sais-tu bien qu'en promettant cela, tu montes plus haut encore, plus haut infiniment ?

Tu jures de rester fidèle à la patrie et fidèle à ton Dieu.

Eh ! jeunesse, la voilà, la morale de ce jour, inscris-là dans ton cœur et si profondément que tu ne puisses l'en arracher sans qu'il cesse de battre. Le jour où tu rougiras de tes ancêtres, de leurs coutumes, du bredzon et de la calotte, de leur savoureux patois, de leurs rustiques demeures, c'en serait fait de toi comme citoyen, c'en serait fait de la Patrie.

Honneur donc aux promoteurs de cette assemblée et que l'appui de tous soit leur récompense et la réponse à la superbe manifestation de ce jour !

Puis, sur la scène, monte le groupe châtelois qui exécute une charmante production patoise « Rin dè chè bogni » enlevée avec un brio parfait.

Vint ensuite la chanson inédite de Bellegarde, dont l'auteur est M. l'Abbé Kolly, Rd curé de Châtel-St-Denis.

Enfin, le chœur donna une dernière chanson, en l'honneur des armaillis, chanson que chacun ouït avec délices.

Nous avons admiré la fraîcheur exquise des voix et l'enthousiasme uni à la discipline qui font honneur aux chanteuses et à leur directeur.

Le nouveau Président de l'Association, M. Cyprien Ruffieux, adresse à l'assemblée un discours charmant d'esprit et empreint de modestie. L'on songe au proverbe : Le vrai mérite reste modeste.

Il promet qu'il consacrera à la jeune Association le meilleur de son cœur resté jeune.

M. Fernand Ruffieux, auquel on a donné le nom de barde gruérien, fait savourer une alerte poésie patoise intitulée : « Rèbeta ton bredzon ».

Les Muses lui étant favorables en français comme en patois, il lit une poésie composée en l'honneur de la journée du 13 mai, et dont voici le texte :

SALUT

Gruyère, tes enfants gardent tous dans leurs cœurs
L'écho des liaubas de l'alpe nostalgique ;
La chanson du troupeau par les côteaux en fleurs
Et la douceur du ciel sur tes hameaux rustiques.

Eveillant le passé, ils songent aux Croisés
S'en allant guerroyer vers de lointaines terres
Pendant qu'aux vieux logis de pauvres cœurs brisés
Pleuraient en redisant leurs naïves prières.

La légende fleurit : c'est Luce aux grands yeux bleus
Puis la coraule part ; les armaillis s'apprêtent.
Le beau comte à cheval conduit leurs pas joyeux
Et préside les jeux de tes agrestes fêtes.

Pauvre Jacques, tout seul, rêve, loin du pays,
Aux serments que lui fit sa pensive amoureuse.
Sur l'alpe dans la nuit, c'est Colin l'Armailli
Saluant d'un refrain Mariette la Tresseuse.

C'est tout le sol natal qui s'éveille et sourit
Avec plus de douceur à travers notre rêve...
Mais en ce jour aussi, un instant il fleurit
Dans le charme discret d'une minute brève.

Car vous avez repris les atours qu'autrefois
Nos aïeules avaient gardés toujours fidèles,
Et leurs coiffes chez nous, sur de jolis minois
Laisseront s'envoler leurs soyeuses dentelles.

Et nos fiers armaillis, regagnant les chalets,
Par les sentiers fleuris, lèveront leurs capettes
Et pour vous, uniront les rustiques couplets
Au joyeux carillon qui monte des clochettes.

Notre terre sera plus vivante pour tous
Si les armaillis vont rêvant près de leurs belles,
A l'appel des clochers aux angélus si doux,
En mêlant la capette aux coiffes de dentelles.

* * *

Après le chant du « Ranz des vaches », une coraule, évocatrice des joyeuses farandoles du temps du comte Michel, termine cette

séance qui, certes, laissera un souvenir impérissable dans les annales de notre cher petit pays.

Et maintenant, à la nouvelle Association, va notre ardent souhait : « Ad multos annos ! »
Qu'elle vive et fleurisse en notre douce terre!

Table des matières

		Pages
I	AVANT-PROPOS ..... *(F. Ruffieux)*	5
II	PRÉFACE ..... *(Henri Naef)*	7
III	POST-SCRIPTUM.	14
IV	POÉSIES	18
	Les chevriers ..... *(Louis Bornet)*	18
	L'automne ..... *(Cyprien Ruffieux)*	28
	La femme qui se noie ... *(Cyprien Ruffieux)*	32
	Le grillon et la fourmi ..... *(Pierre Bovet)*	34
	Le chat, le loup et le renard *(Pierre Bovet)*	36
	A ma voisine ..... *(F. Ruffieux)*	42
	Noël ..... *(F. Ruffieux)*	44
	Mon village ..... *(F. Ruffieux)*	48
	La chanson des armaillis .... *(F. Ruffieux)*	50
	Va remettre ton bredzon .... *(F. Ruffieux)*	54
V	AU PAYS DES CLOCHETTES *(F. Ruffieux)*	58
VI	DEUX OU TROIS DISCOURS	72
	Une fête chez nous (I) *(Cyprien Ruffieux)*	72
	Une fête chez nous (II) ..... *(F. Currat)*	76
	Pour le premier août (I) ..... *(B. Kolly)*	82
	Pour le premier août (II) ..... *(B. Kolly)*	86
VII	QUELQUES HISTOIRES	90
	Le pont de Thusy ..... *(Cyprien Ruffieux)*	90
	En dormant ..... *(Cyprien Ruffieux)*	98
	Le voyage de noces .... *(Cyprien Ruffieux)*	100
	Un rusé prédicateur .... *(Cyprien Ruffieux)*	106
	Quel chagrin ..... *(Cyprien Ruffieux)*	110
	Une mauvaise langue ..... *(F. Ruffieux)*	112
	Le soleil ..... *(F. Ruffieux)*	116
	Un gendarme attrapé ..... *(F. Ruffieux)*	118
	Au pâturage ..... *(F. Ruffieux)*	120
VIII	UNE POIGNÉE DE PROVERBES	124
IX	APPENDICE	131